This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Marot
NK1

Digitized by Google

OEUVRES CHOISIES

DE

CLÉMENT MAROT.

Digitized by Google

On a cru devoir conserver, dans cette édition, l'orthographe ancienne, et même, à quelques changements près, la maniere de ponctuer en usage du temps de Marot.

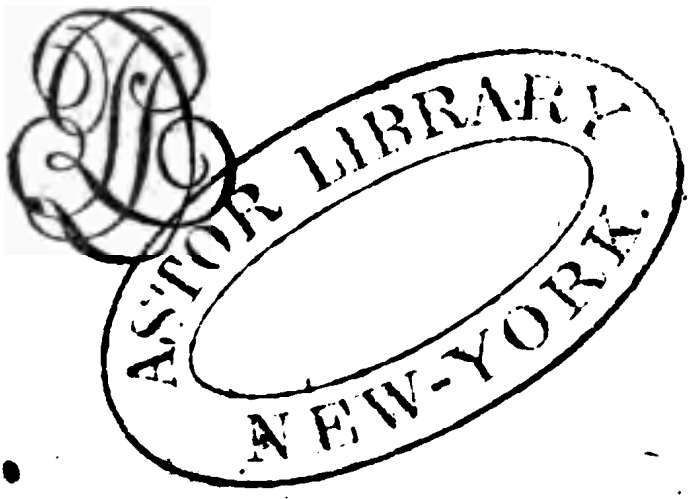
Digitized by Google

OEUVRES CHOISIES

DE

CLÉMENT MAROT.

Et tant que ouy et nenny se dira,
Par l'univers, le monde me lira.
MAROT.



A PARIS,

A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE

DE P. DIDOT, L'AINÉ, RUE DU PONT DE LODI, N° 6,
ET DE FIRMIN DIDOT, RUE DE THIONVILLE, N° 10.

M. DCCC VIII.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTICE

SUR CLÉMENT MAROT.

Clément Marot, le plus célebre poëte de l'ancien Parnasse français, naquit à Cahors en 1495.

Les muses entourerent, pour ainsi dire, son berceau. Son pere, Jean Marot, né près de Caen, d'abord poëte en titre de la reine Anne de Bretagne, ensuite valet-de-chambre de François Ier, faisait les meilleurs vers de son temps. Clément surpassa bientôt son pere, et ne fut suivi que de loin dans la même carriere poétique par Michel son fils.

Le mérite de Clément Marot, c'est d'avoir le premier débrouillé notre poésie naissante, d'avoir fait le meilleur usage qu'il fut possible de notre langue, telle qu'elle étoit alors, et d'être resté, encore de nos jours, le modele du genre naïf et gracieux qui porte son nom.

Digitized by Google

Le sévere Despréaux a dit de lui :

Imitons de Marot l'élégant badinage ;

Ce qui est encore plus, l'inimitable La Fontaine a daigné l'appeler son maître ; Chaulieu se plaisait à faire parler son langage aux Graces françaises ; et J.-B. Rousseau, après l'avoir presque copié dans ses épigrammes, a tenté vainement de l'atteindre dans ses épîtres. C'est lui seul, de nos premiers poëtes, que cite Fénélon dans sa belle lettre à l'académie, quand il regrette ce que notre vieux langage avait de court, de naturel, de vif, de hardi, et de passionné. Enfin si Marot pendant sa vie fut aimé de François Ier, pour qui ses vers respirent un attachement véritable, un siecle et demi après, le grave et vertueux Turenne faisait ses délices de le lire, et quelquefois de l'imiter.

Il doit des succès aussi constants à ce fonds de gaieté qui caractérise tout Français aimable, et au don d'écrire toujours d'après son cœur.

Il lui fallut réparer par la force de son goût naturel la négligence de ses premieres études.

Digitized by Google

Marot, comme un grand nombre de poëtes anciens et modernes, fut dans sa jeunesse destiné au barreau; mais son étoile le voulait poëte.

Conduit par son pere à la cour, il y trouva un maître plus habile apparemment que ceux de son enfance; c'était l'amour.

La postérité d'ordinaire ne s'occupe que des fruits du génie, et très peu des noms réels des dames chantées par les poëtes. Cependant les deux principales muses qui inspirerent celui-ci méritent d'être nommées : l'une fut cette jeune et spirituelle Diane de Poitiers, si connue, dans un âge plus avancé, à la cour de Henri II; l'autre, Marguerite, cette ingénieuse reine de Navarre, sœur du roi de France.

On peut croire que des vers soupirés à la maniere de Pétrarque, pour qui la beauté fut l'objet d'un culte tout pur, eussent été, dans cette cour leste et brillante, un beau sujet de ridicule et d'ennui; aussi, dans quelque situation d'ame qu'il fût mis par ses hautes maîtresses, Marot n'a jamais exhalé de sentiments platoniques, et ses plaintes mêmes sont assaisonnées de gaieté.

Digitized by Google

Il eut par la suite la même charge que son pere avait eue, auprès de François Ier. Ce prince, dont la noble émulation voulait rendre la France égale à l'Italie par les sciences et les beaux-arts, eut pour Marot une affection particulière; il ne cessa d'exciter son génie, l'encouragea à perfectionner la langue, et lui donna le soin de retoucher les écrivains précédents, tels que Villon, et le *roman de la Rose*, encore plus vieux. Heureux ce poëte s'il se fût borné à la douce occupation des lettres!

Les querelles de religion survinrent. Après son retour de la bataille de Pavie, où il fut blessé, et où le roi fut pris, il retourna en France, et fut gagné au parti nouveau par les littérateurs qui s'y étaient déja lancés. Sans entendre un mot, ni se soucier de leurs vaines et impénétrables disputes, il s'attira mille disgraces par ses liaisons avec eux.

Il avait outragé cette même Diane, objet de ses premiers chants; il avait révélé des détails sur sa personne, probablement aussi faux qu'injurieux: elle s'en vengea en femme irritée; elle

Digitized by Google

dénonça le poëte comme violateur de l'abstinence des viandes, et novateur par conséquent. On l'emprisonna; mais le roi lui fit rendre la liberté. Deux ans après, il sauva par violence un homme que la justice emmenait. Cette nouvelle affaire le fit poursuivre par les magistrats, qu'il avait plus d'une fois couverts d'opprobre ou de ridicule. Encore emprisonné, il fut encore tiré par le roi de ce mauvais pas. Mais accusé de plus en plus d'hérésie, il s'enfuit prudemment en Italie, où il fut accueilli avec distinction par madame Rénée de France, duchesse de Ferrare, laquelle vivait entourée de gens de lettres distingués, mais ivres des nouvelles opinions.

L'éclat que fit cette réunion d'hommes suspects obligea la duchesse de les éloigner d'elle. Marot, qui ne soupirait que pour son retour en France, l'obtint, reprit à la cour ses anciennes fonctions, et fut assez peu sage pour ne changer en rien ses anciennes mœurs.

Les gens de robe et d'église qu'il diffamait par des écrits anonymes surveillerent ses imprudences; quelques femmes, irritées de ses bons

Digitized by Google

mots contre leur beauté, accréditerent son apostasie; mais l'envie des Zoïles lui fut plus fatale que tout le reste. Plus il eut raison de trouver leurs vers mauvais, plus ils redoublerent de cris contre son *incatholicisme;* sur-tout quand, par une vengeance bien pardonnable, il les eut honorés d'une réponse, sous le nom de son valet. Tant d'ennemis, tant d'étourderies finirent par l'écraser.

La licence des novateurs étant devenue alarmante, le roi ni ses amis n'oserent plus le soutenir. Il passa en Savoie, puis à Turin, d'aventures en aventures; et, pour n'avoir pas eu la philosophie de l'âge mur, il acheva péniblement sa carriere en cette derniere ville, l'an 1544, âgé de près de cinquante ans, et non de soixante, comme on l'a dit d'après Beze.

Digitized by Google

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

La langue française, après une suite infinie de variations, n'est parvenue qu'au bout de dix siecles à la perfection qui lui est propre; tant il était difficile de la fixer!

Rappelons en peu de mots son origine et les obstacles qui s'opposaient à ses progrès: on sentira combien elle est redevable à Clément Marot, le plus vieux de nos bons poëtes, et combien plus encore aux écrivains du siecle de Louis XIV et du nôtre, qui l'ont portée à un si haut point de perfection dans l'Europe.

Cette langue, parlée maintenant par un peuple si poli, ne fut à sa naissance qu'un mélange fortuit d'idiômes sauvages avec la basse latinité. On sait que le latin, depuis l'invasion des barbares, perdit bientôt sa pureté à Rome même. La corruption fut encore plus rapide et plus sensible dans les provinces romaines. Le langage celtique, qui depuis long-temps semblaît s'être réfugié dans l'enfoncement des campagnes gauloises, reflua dans les villes et les bourgs à la retraite des Romains, vers la fin du cinquieme siecle.

Nos conquérants français, qui chasserent les

Digitized by Google

anciens conquérants, accrurent la confusion en jetant parmi les vaincus une foule de mots tudesques, qui formaient leur langage, et répondaient par leur âpreté aux mœurs de la Germanie. Le langage romain prévalut toutefois dans ce désordre; c'était le langage du christianisme occidental, auquel ces nouveaux maîtres se plierent sans difficulté. Mais si le celte avec ses dialectes ne reprit pas son ancien rang, si le tudesque fut parlé par trop peu de vainqueurs pour dominer, ces horribles jargons se dédommagerent des sacrifices qu'ils firent à la langue romaine, en la mutilant pour la rendre semblable à eux. Toutes les terminaisons latines furent coupées, et la tête seule des mots fut gardée. Le mélange du *celte* ou gaulois, du *tudesque* ou franc, et du latin mutilé, composa la *langue romance*, ainsi appelée du romain qui l'emportait dans cet alliage. Et de ce chaos devait éclore un jour la langue de Racine et de Voltaire!

Aux neuvieme et dixieme siecles cette langue informe fut la seule entendue des grands et du peuple, de niveau par leur ignorance: elle fut pour cette raison la seule mise en œuvre par les *romanciers* de ce temps; car pour plaire il fallait bien qu'ils se fissent entendre. Ces auteurs laisserent donc l'usage du pur latin aux cérémonies

Digitized by Google

religieuses, et aux affaires soit publiques soit privées; ce qui donna tant de prépondérance aux *clercs* dans les choses sérieuses.

Il faut dire qu'on appelait dabord romanciers, non seulement les poëtes, mais les historiens même, qui userent aussi de la langue romance, et qui de plus peuvent être mis au même rang que les poëtes, pour le goût des fables.

Au dixieme siecle ce nom ne désigna presque plus que les inventeurs de fictions écrites en langue romance, qu'ils alignaient en rimes, et mesuraient vaguement. Cette *romancerie* proprement dite remonte jusqu'à Hugues Capet, et se multiplia prodigieusement. Plusieurs de ces vieux romans ont traversé les âges, et vivent encore.

Comme la langue méridionale des Gaules reçut plus faiblement l'impression des conquérants germains, ce fut au midi que la *science gaie*, c'est-à-dire la poésie romance, fut le plutôt prête à se former: les auteurs s'en nommerent *troubadours;* expression dont le sens répond très bien à celle de *poëte* en grec; poëte signifiait aussi *trouveur de fictions*.

Le nord de la France se hâta d'imiter les Provençaux, et produisit ses *trouveres*, même nom que le *troubadour*, si ce n'est que le *v* et la finale

Digitized by Google

différente marquent la nuance des deux patois, du provençal et du picard. Ces deux dénominations, qui distinguaient les habitants d'au-delà et ceux d'en-deçà de la Loire, font aussi les deux distinctions générales de tout le jargon français. La Provence eut des *fabliaux*; la Picardie des *servantois* (a), pieces galantes et satiriques. Il est clair que le provençal était le plus digne de devenir un jour la langue dominante; il nous eût donné, par ses terminaisons pleines, douces, et retentissantes, un idiôme aussi beau que nul autre: mais la cour habitait Paris; le picard était la langue des maîtres; ce jargon sourd devait donc nécessairement l'emporter sur celui des troubadours. Telle a été l'origine de notre langue.

Mais à quelle cause attribuer l'inconcevable lenteur de ses progrès? serait-ce au manque d'émulation dans les esprits, et au mépris des Français pour les lettres, dans ces temps demi barbares? on se tromperait fort. Avant la derniere année du treizieme siecle, la France comptait déja les œuvres de cent vingt-sept poëtes; preuve assurée de la faveur publique. Même alors les ignorants étaient plus judicieux que dans nos siecles éclairés; ils admiraient du moins ce qu'ils sentaient au-dessus de leurs forces. L'histoire

Digitized by Google

nous a transmis les honneurs que les troubadours recevaient de toutes parts : quelques seigneurs, enchantés d'eux, allaient jusqu'à se dépouiller de leurs habits les plus beaux pour les en revêtir ; maniere orientale de témoigner la plus haute considération. Quelques uns des grands firent plus ; ils eurent assez d'esprit pour imiter et surpasser les poëtes de profession. Qui ne connaît Thibaut (b), roi de Navarre et comte de Champagne, et le châtelain de Coucy (c) ? et qui les connaîtrait sans leur goût pour les lettres ? Nous avons de Thibaut des chansons encore très agréables, pour la reine Blanche qu'il aimait. C'est à lui qu'on attribue l'idée heureuse du mélange des rimes masculines et féminines.

Ce qui devait, ce semble, hâter principalement nos progrès, c'était l'esprit de société qui déja régnait entre les deux sexes, et n'était connu que parmi nous (d) ; avantage incomparable qui manquait au midi de l'Europe, où la jalousie tenait les femmes captives comme dans l'Asie, et dont le nord se privait même, ne songeant guere à se polir dans leur doux commerce.

Ce n'est pas encore tout ; si pendant cette longue époque, les lumieres du savoir n'étaient que faibles et rares, du moins leur foyer, avant les quinzieme et seizieme siecles, était dans la

Digitized by Google

capitale de la France. L'université de Paris semblait le fanal des peuples occidentaux, durant cette nuit de l'ignorance. C'est à ce corps célebre que l'Italie, toute précoce qu'elle a été dans la littérature, doit ses premiers grands écrivains, le Dante (e) et Boccace (f). Ce fut pendant le séjour des papes avignonais que les Italiens se réveillerent aux accents des troubadours; c'est au sein de la France qu'ils apprirent à devancer de trois siecles et demi la perfection des muses françaises; c'est dans nos joyeux romanciers que Boccace a puisé, de l'aveu des Italiens même, la plupart de ses nouvelles; c'est aux traits délicats, recueillis dans Thibaut, dans Gace Brulès (g), dans Coucy, que leur Pétrarque (h) dut les vers qui charmaient l'Italie du temps même de Marot, ce fut à l'aide de la romancerie française que le génie de l'Arioste (i) construisit le poëme de Roland; et, pour enfermer ici tout ce qui fait le juste orgueil de l'Italie, le Tasse (j), né l'année de la mort de Clément Marot, le Tasse trouva sa langue perfectionnée, déja digne de seconder son génie, digne d'égaler ses héros à ceux d'Homere et de Virgile: mais ses héros et les premiers récits de leurs prodiges sont encore d'origine française.

Ce n'est donc ni par défaut de verve, ni d'en-

Digitized by Google

encouragement, ni d'institutions publiques, ni de renommée nationale, ni par aucun malheur des temps que notre langue, et notre poésie sur-tout, mises en parallele avec les chefs-d'œuvre italiens, se sont traînées si lentement vers leur maturité.

Il faut bien, après ces considérations, s'en prendre au vice originel du fond de la langue. Nos meilleurs esprits consumerent un temps irréparable à lutter avec la rudesse de ses sons, comme eût fait un statuaire avec un marbre cassant et rebelle. On vante son ordre clair et direct : on a raison; mais il est pourtant vrai qu'en cela nous avons fait de nécessité vertu.

Que firent les Italiens pour arriver au but si long-temps avant nous? ils imiterent la syntaxe latine : la leur ainsi se trouva bientôt réglée, et leurs finales toujours pleines se prêterent tout de suite à l'euphonie. En lisant leurs bons auteurs, on dirait ceux de l'ancienne Italie; tant le passage d'une langue à l'autre fut imperceptible et doux. Que ne firent-ils pas sur-tout pour donner à leur poésie tant de souplesse et de variété, pour être à leur gré pressés ou lents, doux ou âpres, forts ou passionnés, sublimes et sonans, ou simples et paisibles! Il leur fut donné de pouvoir sagement raccourcir ou alonger leurs terminaisons après les quatre lettres liquides,

Digitized by Google

d'un si fréquent usage, d'adoucir une quantité d'autres mots par des abréviations diverses, d'avoir dans des modifications de finales des modifications d'idées, en un mot de se créer, par des exceptions légères et faciles, une langue poétique entièrement séparée de la prose.

Que n'eût pas enfanté le génie français, s'il eût manié sa langue avec la même liberté! Mais il nous étoit refusé d'imiter les Italiens, et de communiquer comme eux la syntaxe et l'harmonie latines à la langue romance parlée en-deçà de la Loire. D'où venait donc enfin cet obstacle? de nos finales hérissées, de nos sons nasillards, de tant de monosyllabes insonores, et même de nos *e* muets, qu'aujourd'hui nous savons si bien faire valoir. Qu'est-il besoin de citer les termes celtiques et tudesques établis parmi nous et durs par leur essence? Nous prenons pour tels à-peu-près tous ceux dont la tête, si je puis dire ainsi, ne nous offre pas une physionomie de Rome ou d'Athenes; nous croyons également barbares d'origine ceux qui nous revinrent d'Italie sous Charles VIII, François Ier, et Catherine de Médicis, et qui n'ont pas l'origine anciennement romaine. Qu'il suffise, pour appuyer ce discours, d'ouvrir le dictionnaire de notre langue, et de reconnaître dans les mots latins les mutilations

Digitized by Google

des Francs, nos vainqueurs ou nos ancêtres. On en a choisi quelques uns sur mille, jetés pour exemple dans la note ci-dessous (1). Ce sont là, les mots qu'un de nos auteurs appelle si ingénieusement *nos anciens habits de sauvages* : la vue seule en blesse les yeux ; et peut-être est-ce un assez mauvais service à rendre à nos anciens poëtes que de les reproduire ainsi avec leur vieille orthographe.

Or il est bien évident qu'avec ces affreuses et immuables terminaisons il fallait renoncer à l'inversion latine ou italienne, ainsi qu'aux mots composés, aux augmentatifs ou diminutifs, en un mot aux variétés finales des langues flexibles et harmonieuses. En effet comment avec l'inversion pourrait-on retenir une phrase un peu lon-

(1) De *augustus*, aougst ; de *gustus*, gouts ; de *unquam*, onc ; de *unus*, ung ; de *salvus*, sauf ; de *damnum*, dam ; de *cognoscit*, cognoist ; de *unctus*, oinct ; de *junctus*, joinct ; de *punctum*, poinct ; de *tempus*, temps ; de *tantum*, tant ; de *dulcis*, doulx ; de *casus*, cas ; de *lassus*, las ; de *distinctus*, distinct ; de *fructus*, fruict ; de *productus*, produict ; de *scriptus*, escript ; de *debet*, doibt ; de *placet*, plaict ; de *submissus*, soubmis ; de *legata*, legs ; de *servus*, serf ; de *vivus*, vif ; de *brevis*, brief ; de *corpus*, corps ; de *gra-*

Digitized by Google

gue, quand le son des mots tombe et s'oublie à mesure qu'on les prononce? et quels sons, si l'on pense que les dernieres consonnes accumulées se faisaient toujours un peu sentir! Il n'y avait que l'ordre le plus clair et le plus régulier qui pût rendre usuels tant de mots enchaînés par des liens de fer: sans cet ordre nous n'aurions pas de périodes françaises; et même encore notre langue les recherche rarement.

Aussi, dès qu'on eut bien reconnu que l'ordre direct était indispensable, le génie de notre langue fut deviné. Tout ce qui s'y conforma commença de plaire; tout ce qui s'en éloigna fut rejeté. Que d'essais avant d'en venir là! Le latin, qui était la langue mere, présentait toujours à nos auteurs sa marche perfide; mais l'oreille, organe si dédaigneux, cherchant à se satisfaire et ne le pouvant jamais, chaque écrivain prenait

---

cus, grec; de *siccus*, sèc; etc., etc., etc. Ouvrez notre dictionnaire de rimes; combien peu de nobles et sonores! sur-tout nos hideuses rimes en *if*, en *ef*, en *offe* ou *ophe*, en *oque*, etc.; nos finales nasillardes en *oin*, *ain*, *an*, *ent*, etc.; ajoutez les nasardes continuelles du milieu de nos mots. Ressuscitez Homere, proposez-lui de construire un poëme avec nos rimes; cachez-lui ce que Racine en a su faire, et vous verrez qu'il reculera.

Digitized by Google

sur lui d'inventer de nouvelles constructions. Dans un siecle la langue variait deux fois, et l'occupation du siecle suivant était de traduire tout ce qui l'avait précédé. Ainsi Marot, comme on l'a dit dans la notice sur sa vie, fut chargé de rajeunir, non seulement le *roman de la Rose*, mais les poésies même de Villon, né seulement un demi-siecle avant lui. Pour surcroît de mal, lors même qu'on se fut appliqué à fuir le concours des mots raboteux et à les polir par l'usage du discours, on garda l'orthographe qui rappelait leurs mauvais sons; on s'inquiéta sans raison des rapports étymologiques: on ne sut pas suivre là-dessus l'exemple des Italiens qui écrivent comme ils prononcent. A peine, sous le prodigieux siecle de Corneille et de Racine, a-t-on rapproché la langue écrite de la langue parlée; il n'y a plus même d'apparence que l'orthographe et la parole françaises en viennent jamais à s'accorder.

Voilà quelles causes retenaient notre poésie dans une si longue enfance, lorsque Marot tendit de tous ses efforts à la dégager. Quels ont été ses moyens, ses succès, ses ouvrages? jusqu'à quel degré sut-il rendre notre langue poétique? comment nos progrès purent-ils se ralentir après lui? comment Racine les a-t-il portés au comble?

Digitized by Google

et quels écrivains en ont encore étendu les genres? questions dignes de notre littérature, mais dont on ne peut ici tenter que rapidement l'examen.

Dans l'*Essai sur les Mœurs des Nations*, Voltaire cite une lettre du roi François Ier; et d'après le style, il doute que le prince, auteur d'une prose si incorrecte, ait pu l'être du quatrain charmant qu'on lui attribue sur Agnès Sorel (k).

Si celui qui éleva ce doute avait comparé la prose de Marot avec ses vers, il aurait eu la même peine à les concilier ensemble; le poëte élégant n'est qu'un prosateur crû, indigeste et obscur. Notre prose ne coulait point encore; elle n'avait que des saillies de conversations, d'heureuses rencontres: c'est pour cela qu'indépendamment du dessein qu'on a eu en publiant ce choix de poésies, on n'a voulu ici considérer la langue que sous le rapport des vers. Rabelais, le contemporain de Marot, use la patience des plus curieux lecteurs; on cherche aussi vainement sa renommée dans son style que dans le fond de ses sujets. Amyot et Montaigne furent les deux premiers qui, vingt ans après, firent pour notre prose ce que Marot venait de faire pour notre poésie. Aussi de l'ancienne prose on ne lit guere que la leur; mais il est toujours vrai de dire que sans

Digitized by Google

l'obstination de nos vieux poëtes à manier et à tourmenter la langue française, jamais notre prose ne serait devenue oratoire.

Marot n'avait qu'un parti à suivre, de quitter l'imitation de toute autre langue, et de chercher le génie de la nôtre en elle-même; c'est ce qu'il fit. L'aspérité de nos finales et de nos liaisons était l'éternel écueil de notre grammaire; il s'attacha donc aux termes et aux tours que le frottement de l'usage avait le plus adoucis. Toutes les rimes agréables, toutes les phrases coulantes échappées au hasard des vieilles plumes françaises, il les recueillit et les employa; mais ce fut dans la conversation délicate et exercée des femmes du grand monde qu'il apprit le mieux à discerner les beaux sons; ce fut de leurs expressions naturelles, de la clarté de leurs tours, et de leur vivacité qu'il composa son miel, qu'il prit le véritable caractere de notre langage.

C'était tout ce qu'on pouvait alors: mais c'était beaucoup d'avoir montré à la postérité littéraire que la grace du français réside dans une tournure facile, vive, serrée, et sur-tout claire et directe. Ce mérite tout seul à présent ne suffirait pas à tous nos styles; il suffisait et suffira toujours aux genres où s'exerça Marot.

Ce qui fit bien voir qu'il avait pris la véritable

Digitized by Google

route fut l'excès choquant où quelque temps après tomba Ronsard, plus savant que lui, mais moins homme de goût. Croyant enhardir notre poésie, Ronsard eut de nouveau l'audace de forcer la langue à des inversions; croyant l'enrichir, il introduisit des mots composés; croyant que l'on peut créer des termes sans que l'usage les ait essayés, il versa en abondance le grec pur en ses poëmes: altérant par là le génie de sa langue, comme on le sent par tout ce qui précede, et n'ayant point dans ses hardiesses l'aveu du public pour lequel il se vantait de *pindariser*, il échoua, malgré les suffrages de quelques gens de lettres. Les vers antérieurs de Marot et la prose de Montaigne sauverent le bon goût à cette époque.

Toutefois il est temps de convenir que Marot, en suivant l'unique voie qui lui fût ouverte, ne donna pas à notre langue poétique l'étendue nécessaire à la variété des genres: un seul ne pouvait tant faire. Le premier et le seul des vieux poëtes, il sut à la vérité varier sa pensée selon ses sujets, et n'offrit jamais, dans les vers de son bon temps, ce fond uniforme d'idées sans grace qu'on trouve en tous les autres; et dans ses pieces d'une certaine longueur, s'il n'a pas cette correction suivie que personne n'eut avant Racine, il

Digitized by Google

a du moins une continuité d'élégance d'esprit qui seme par-tout des traits heureux : mais, encore une fois, il faut convenir que, malgré ses soins, notre langue ne connut point alors la distinction des styles, et n'eut qu'un ton.

Quoique puisé dans la bonne compagnie, ce ton n'était que le style familier. Sa qualité ne pouvait donc être qu'un tour de paroles vif, naturel, doux, et précis, lequel s'accommode merveilleusement avec la bonne plaisanterie, et peut ainsi convenir aux autres genres tempérés, tels que la fable, les contes, l'élégie, l'épigramme, l'épître simple : mais ni la tragédie, ni l'épopée, ni les grands poëmes didactiques, ni l'épître philosophique, ni les genres essentiellement sérieux, ne pouvoient se contenter des graces marotiques, et particulièrement aujourd'hui le goût réprouve, avec Voltaire, cette bigarrure de tours nobles et familiers, de mots surannés et modernes, par laquelle certains auteurs du dix-huitieme siecle croyaient reproduire la naïveté de Marot. Aristote loue, dans sa Poétique, le bel emploi de la métaphore comme l'*enseigne du génie*, comme étant *la seule chose qu'on ne peut tirer d'autrui ;* c'est ce qu'on peut dire aussi de la *naïveté*, terme, comme on sait, qu'il ne faut pas confondre avec les *naïvetés*. Ce mot, qui

Digitized by Google

nommer ici ses genres d'ouvrages, d'après la volumineuse édition de Lenglet-Dufrénoi, sous le nom de Gordon de Percel; savoir, les *opuscules*, contenant des descriptions, des églogues, un dialogue, des sermons en vers; — les *élégies*, pleines de naturel et jamais fades; — les *épîtres*, où regne spécialement son élégant badinage. Voltaire est le seul, depuis lui, qui aît badiné aussi noblement avec les grands du monde; car Voiture, qui voulut être délicat, ne fut communément que précieux. — Les *ballades*, les *chants*, *cantiques*, *chansons*, les *rondeaux*, les *épigrammes*, et les imitations d'épigrammes de Martial; on devine assez leur tour piquant et ingénieux: — les *étrennes*, les *épitaphes*, presque toutes satiriques; le *cimetiere*, autre recueil d'épitaphes à la louange de beaucoup de morts distingués ou amis; — les *complaintes*, les traductions de quelques poëmes de l'antiquité et de quelques sonnets de Pétrarque; — la *traduction* partielle *des psaumes*, avec lesquels son style se désaccordait: l'esprit de parti fit valoir ce travail autrefois; les airs courants des rues appliqués aux psaumes les auraient dû rendre ridicules; — en dernier lieu l'*histoire* en vers *de Leander et de Hero*, et le *Jugement de Minos* sur Alexandre, Annibal et Scipion, sujet pris de Lucien.

Digitized by Google

Parmi ces genres divers on a choisi dans cette édition les pièces que le goût public a toujours distinguées, et dont la vingtieme lecture semble la premiere.

Il reste encore, après avoir parlé du premier auteur de nos succès littéraires, à jeter un coup-d'œil rapide sur les points où notre poésie a marché pour arriver à sa fixation. L'on sait que Malherbe répara heureusement les torts de Ronsard et de ses imitateurs, ressaisit la clarté française, affermit et resserra les lois de notre versification, et sut donner à nos vers un mouvement plus régulier et de plus magnifiques cadences. Mais nos muses étaient loin de s'en tenir là; trop de vers faibles et languissants, trop d'expressions communes mêlées à de beaux vers, trop d'épithetes forcées pour amener la rime, en un mot trop d'ornements postiches déparaient encore chez nous la langue des dieux.

Enfin Racine vint! c'est lui qu'il faut honorer d'une telle exclamation; c'est de lui qu'on ne peut en dire assez: une remarque peut-être encore à faire, c'est que pour monter à toute sa hauteur notre langue a suivi la premiere route qu'elle prit sous la plume de Marot. Après les genres où brilla ce poëte, le style tragique était véritablement celui qui dans notre langue devait

Digitized by Google

atteindre la plus rare perfection. Le ton de la bonne compagnie avait servi de modele à Marot; en élevant ce même ton, dévenu avec le temps bien plus parfait, en l'épurant des tours trop familiers, en l'embellissant d'ornements sobres, en ménageant des surprises par de nouvelles alliances de mots, en combinant par une douce union nos finales avec les initiales suivantes, on devait arriver à la vraie dignité du style tragique, qui n'est que *l'imitation de l'entretien des hommes pris en beau*. Racine apperçut ce beau idéal; il le soutint sans inégalité, et nous laissa dans son style le modele d'une perfection consommée.

Notre poésie dès-lors put s'enorgueillir et aspirer à tout. Voltaire, qui lui conservait sa pompe tragique, qui d'une autre main lui prêtait des graces légeres et toujours nouvelles, osa de plus l'essayer sur l'épopée même; et si le chantre de Henri avait attendu la maturité de sa verve pour dessiner son plan, si son ame de feu avait pu s'assujettir à la longue patience de Virgile et du Tasse, la France, malgré le désavantage d'une langue moins sonore, opposerait maintenant la Henriade à l'Enéïde et à la Jérusalem.

Quoi qu'il en soit, la destinée de la poésie française est accomplie: elle est aussi parfaite désormais que le permettait son origine. Les obstacles

Digitized by Google

qui la comprimerent semblent n'avoir que redoublé sa force et développé les sublimes ressources de nos grands hommes. C'est donc à nous de ne pas redevenir barbares en violant les belles formes que notre langue a reçues des mains du génie.

NOTES.

(a) *Servantois*, ou *sirventes*, et même *serventes*.

(b) *Qui ne connaît Thibaut, roi de Navarre?* etc. Nous avons deux volumes de ses œuvres. On ne sera peut-être pas fâché de trouver ici une de ses chansons.

CHANSON.

« Une chançon encor voil
« Faire, pour moi conforter,
« Pour celi, dont je me doil
« Voeil mon chant renoveler;
« Por ce ai talant de chanter:
« Car quant je ne chant, mi oil
« Tornent sovent en plorer.

« Simple et francе sans orgoil
« Quidai ma dame trover:

Digitized by Google

« Molt ne fut de bel acoil,
« Més ce fu pour moi grever;
« Si sunt à li mi penser,
« Ke la nuit, quant je somoil,
« Va mes cuer merci crier.

« En dormant et en vellant
« Est mes cuers tojors à li,
« Et li prie doucement,
« Com à sa dame merci;
« En sa pitié tant me fi,
« Ke quant je i pens durement,
« De joie trouz m'entrobli.

« Joie et duel à cil sovent,
« Ki le mien mal a senti;
« Mes cuers pleure, et je chant,
« Ainsis m'ont mi oel trahi;
« Amors tost avés saisi,
« Mais mont guierredon es lent,
« Ne pour quant de moi vous pri.

« Hélas! s'il ne li sovient
« De moi, mors suivants faillir;
« S'il savoit d'où mes maus vient,
« Bien l'en deveroit sovenir;
« Cist maus me fera morir,
« Se madame n'en sostient
« Une part par son plaisir.

« Chançon, di li sans mentir,

Digitized by Google

« Qu'un regars le cuer me tient,
« Qui li vis faire au partir. »

(c) *Et le Châtelain de Couci ;* Raoul de Conci, contemporain et ami de Thibaut. Voici des vers qu'il adressa à sa dame lorsqu'il partit pour la Terre-Sainte.

« Diex me ramaint à li par sa douçour,
« Si vraiement, ke m'en prent à dolour,
« Las ! k'ai-je dit, et ne m'en par ge mie,
« Se li cors va servir notre Seignour,
« Li cuer demaint tout en votre baillie. »

(d) Les premiers vers de la tragédie de Zaïre nous retracent la France de ce temps là dans toute la vérité de l'histoire :

« Vous ne me parlez plus de *ces belles contrées*
« *Où d'un peuple poli les femmes adorées*
« *Reçoivent cet encens* que l'on doit à vos yeux.
« *Compagnes d'un époux et reines en tous lieux,*
« Libres sans déshonneur et sages sans contrainte, etc.

(e) Le Dante, né en 1265, mort en 1321.

(f) Boccace, né en 1313, mort en 1375.

(g) Gace Brulès, auquel on donnait le titre de *monseigneur,* vivait en 1235 : il eut grand'part dans l'estime de Thibaut, roi de Navarre ; il était chevalier, et l'un des excellents poëtes de ce temps-là. (*Dictionn. de Moréri.*)

Digitized by Google

(h) Pétrarque, né en 1304, mort en 1374.

(i) L'Arioste, né en 1474, mort en 1535.

(j) Le Tasse, né en 1544, mort en 1595.

(k) Voici ce quatrain :

« Plus de louange et d'honneur tu mérite,
« La cause étant de France recouvrer,
« Que ce que peult dedans un cloître ouvrer,
« Close nonnain, ou bien dévot hermite ».

Digitized by Google

OEUVRES CHOISIES

DE

CLÉMENT MAROT.

OPUSCULES.

DIALOGUE

DE DEUX AEMOUREUX.

LE PREMIER *commence en chantant.*

Mon cœur est tout endormy;
Resveille-moy belle,
Mon cœur est tout endormy,
Resveille-le my.

LE SECOND.

Hé, compagnon!

PREMIER.

Hé, mon amy!

SECOND.

Comment te va?

PREMIER.

Corps bien (beau sire).

Digitized by Google

SECOND.

Je ne te le daignerois dire
Sans t'accoler; ça ceste eschine
De l'autre bras, que je t'eschine
De fine force d'accolades.

PREMIER.

Et puis?

SECOND.

Et puis?

PREMIER.

Rondeaux, ballades,
Chansons, dizains, propos menus;
Compte-moy, qu'ils sont devenus:
Se fait-il plus rien de nouveau?

SECOND.

Si fait; mais j'en ay le cerveau
Si rompu et si alteré, (1)
Qu'en effet j'ay déliberé
De ne m'y rompre plus la teste.

PREMIER.

Pourquoy cela?

SECOND.

Que tu es beste!
Ne scais-tu pas bien qu'il y ha
Plus d'un an qu'amour me lia
Dedans les prisons de m'amye?

PREMIER.

Est-ce encor de Barthélemie

Digitized by Google

La blondelette?

SECOND.

Et de qui donc?
Ne sçais-tu pas que je n'euz onc
D'elle plaisir n'y un seul bien?

PREMIER.

Nenny vrayement je n'en sçay rien;
Mais si tu m'en eusses parlé,
Ton afaire en fut mieux allé.
Croy-moy, que de tenir les choses
D'amours si couvertes et closes,
Il n'en vient que peine et regret.
Vray est qu'il faut estre secret,
Et seroit l'homme bien coquart (2)
Qui voudroit appeler un quart;
Mais en effet il faut un tiers.
Demande à tous ces vieils routiers
Qui ont esté vrays amoureux.

SECOND.

Si est un tiers bien dangereux, (3)
S'il n'est amy, Dieu sçait combien.

PREMIER.

Hé! mon amy, choisi-le bien;
Et quant tu l'auras bien choisi,
Si ton cœur se trouve saisi
De quelque ennuyeuse tristesse,
Ou bien d'une grande liesse,
A l'amy te deschargeras.

Digitized by Google

Sçais-tu comment t'allegeras?
Tout ainsi, par le saug saint George,
Comme si tu rendois ta gorge
Le jour d'un caresme-prenant.

SECOND.

Il vaut donc mieux dès maintenant,
Que je t'en compte tout du long;
N'est-ce pas bien dit?

PREMIER.

Or là donc.
Mais pource que je suis des vieux
En cas d'amours, il vaudra mieux
Que les demandes je te face;
Combien, de qui, en quelle place,
Des refuz, des paroles franches,
Des circonstances, et des branches,
Et des rameaux; car les ay tous
Apprins de mes compagnons doux
Allant avec eux à la messe.
Or vien ça, compte-moy, quand est-ce
Que premierement tu l'aymois?

SECOND.

Il y a plus de seize mois,
Voire vingt, sans avoir jouy.

PREMIER.

L'aymes-tu encores?

SECOND.

Ouy.

Digitized by Google

PREMIER.

Tu es un fol. Or, de par Dieu,
Comment dois-je dire? en quel lieu
Fut premier ta pensée esprise
De son amour?

SECOND.

En une église,
Là commencay mes passions.

PREMIER.

Voylà de mes dévotions! (4)
Et quel jour fut-ce?

SECOND.

Par saint Jaques
Ce fut le propre jour de pasques.
(A bon jour bon œuvre.)

PREMIER.

Et comment?
Tu venois lors tout freschement
De confesse, et de recevoir...

SECOND.

Il est vray : mais tu dois sçavoir
Que toujours à ces grans journées
Les femmes sont mieux atournées
Qu'aux autres jours; et cela tente.
O mon Dieu, qu'elle estoit contente
De sa personne ce jour-là!
Avecques la grace qu'elle ha,
Elle vous avoit un corset

Digitized by Google

D'un fin bleu, lassé d'un lasset
Jaune, qu'elle avoit fait exprès;
Elle vous avoit, puis après,
Mancherons d'escarlate verte, (5)
Robbe de pers large et ouverte
(J'entens à l'endroit des tetins),
Chausses noires, petits patins,
Linge blanc, ceinture houppée,
Le chapperon fait en poupée,
Les cheveux en passefillon,
Et l'œil gay en esmerillon,
Souple et droicte comme une gaule;
En effet saint François de Paule, (6)
Et le plus saint Italien
Eust esté prins en son lien,
S'à la veoir se fust amusé.

PREMIER.

Je te tiens donc pour excusé
Pour ce jour-là; que fus-tu?

SECOND.

Pris.

PREMIER.

Quel visage eus-tu d'elle?

SECOND.

Gris.

PREMIER.

Ne te rit-elle jamais?

Digitized by Google

SECOND.

Point.

PREMIER.

Que veux-tu estre à elle?

SECOND.

Joint.

PREMIER.

Par mariage ou autrement,
Lequel veux-tu?

SECOND.

Par mon serment.
Tous deux sont bons, et si ne sçay;
Je l'aymerois mieux à l'essay
Avant qu'entrer en mariage.

PREMIER.

Touche-là, tu as bon courage,
Et, si n'es point trop degousté,
Tu l'auras; et, d'autre costé,
On m'a dit qu'elle est amiable
Comme un mouton.

SECOND.

Elle est le diable:
C'est par sa teste que j'endure;
Elle est par le corps bien plus dure
Que n'est le pommeau d'une dague.

PREMIER.

C'est signe qu'elle est bonne bague, (7)
Compagnon.

Digitized by Google

SECOND.

Voicy un moqueur:
J'entens dure parmy le cueur;
Car quant au corps, n'y touche mie:
Dès que je l'appelle m'amie;
Votre amye n'est pas si noire,
Fait-elle. Vous ne sçauriez croire
Comme elle est prompte à me desdire
Du tout.

PREMIER.

Ainsi?

SECOND.

Laisse-moy dire.
Si-tost que je la veux toucher,
Ou seulement m'en approcher,
C'est peine, je n'ay nul credit;
Et sçais-tu bien qu'elle me dit:
Un faschеux et vous c'est tout un;
Vous estes le plus importun
Que jamais je vey. En effet
J'en voudrois estre jà deffait,
Et m'en croy.

PREMIER.

Que tu es belistre!
Et n'has-tu pas ton franc arbitre
Pour sortir d'où tu es entré?

SECOND.

Arbitre? c'est bien arbitré;

Digitized by Google

Je le veux bien, mais je ne puis.
Bien un an l'ay laissée; et puis
J'ay parlé aux AEgyptiennes,
Et aux sorcieres anciennes,
D'y chercher jusque au dernier point
Le moyen de ne l'aymer point;
Mais je ne m'en puis descoiffer.
Je pense que c'est un enfer
Dont jamais je ne sortiray.

PREMIER.

Par mon ame je te diray,
Puis qu'il n'est pas en ta puissance
De la laisser; sa jouyssance
Te seroit une grand' recepte.

SECOND.

Sa jouyssance? je l'accepte;
Amenez-la moy.

PREMIER.

Non; attens.
Mais, afin que ne perdions temps,
Compte-moy cy par les menuz
Les moyens que tu as tenuz
Pour parvenir à ton affaire.

SECOND.

J'ay fait tout ce qu'on scauroit faire;
J'ay souspiré, j'ay fait des cris,
J'ay envoyé de beaux escrits,
J'ay dansé, et ay fait gambades;

Digitized by Google

Je luy ay tant donné d'œillades,
Que mes yeux en sont tous lassez.

PREMIER.

Encores n'est-ce pas assez.

SECOND.

J'ay chanté, le diable m'emporte,
Des nuicts cent fois devant sa porte,
Dont n'en veux prendre qu'à tesmoins (8)
Trois pots à pisser pour le moins
Que sur ma teste on a cassez.

PREMIER.

Encores n'est-ce pas assez.

SECOND.

Quand elle venoit au moustier,
Je l'attendois au benoistier
Pour lui donner de l'eau beniste;
Mais elle s'enfuyoit plus viste
Que lievres quand ils sont chassez.

PREMIER.

Encores n'est-ce pas assez.

SECOND.

Je luy ay dit qu'elle estoit belle,
J'ay baisé la paix après elle,
Je luy ay donné fruits nouveaux
Acheptez en la place aux veaux,
Disant que c'estoit de mon creu :
Je ne scay si elle l'a creu;
Et puis tant de bouquets et roses.

Digitized by Google

Bref elle a mis toutes ces choses
Au rang des péchez effacez.

PREMIER.

Encores n'est-ce pas assez;
Il falloit estre diligent
De luy donner.

SECOND.

Quoy?

PREMIER.

De l'argent.
Quelque chaine d'or bien pesante,
Quelque esmeraude bien luisante,
Quelques patenostres de prix;
Tout soudain cela seroit pris,
Et en prenant elle s'oblige.

SECOND.

Ell' n'en prendroit jamais, je di-je; (9)
Car c'est une femme d'honneur.

PREMIER.

Mais tu es un mauvais donneur,
Je le voy très bien.

SECOND.

Non suis point;
Mais croy qu'elle n'en prendroit point,
En y eust-il plein trois barilz.

PREMIER.

Mon amy, elle est de Paris;
Ne t'y fie, car c'est un lieu

Digitized by Google

Le plus gluant.

SECOND.

Par le corps bieu,
Tu me comptes de grans matieres.

PREMIER.

Quand les petites vilotieres (10)
Trouvent quelque hardy amant,
Qui vueille mettre un dyamant
Devant leurs yeux rians et vers, (11)
Coac; elles tombent à l'envers.
Tu ris: maudit soit-il qui erre!
C'est la grand' vertu de la pierre
Qui esblouit ainsi les yeux.
Telz dons, telz preseus servent mieux
Que beauté, sçavoir, ne prieres;
Ilz endorment les chambrieres, (12)
Ils ouvrent les portes fermées
Comme s'elles estoient charmées;
Ils font aveugles ceux qui voyent,
Et taire les chiens qui aboyent:
Ne me croys-tu pas?

SECOND.

Si fais, si.
Mais de la tienne, Dieu mercy,
Compaignon, tu ne m'en di rien.

PREMIER.

Et que veux-tu? el' m'ayme bien;
Je n'ay que faire de m'en plaindre.

Digitized by Google

SECOND.

Il est vray ; mais si peut-on faindre
Aucunesfois une amytié,
Qui n'est pas si grand' la moytié
Comme on la démonstre par signes ?

PREMIER.

Oüy, bien quant aux femmes fines : (13)
Mais la mienne en si grand' jeunessè
Ne sçauroit avoir grand' finesse ;
Ce n'est qu'un enfant.

SECOND.

De quel aage ?

PREMIER.

De quatorze ans.

SECOND.

Ho ! voyla rage,
Elle commence de bonne heure.

PREMIER.

Tant mieux ; elle en sera plus seure,
Car avec le temps on s'affine.

SECOND.

Oüy, elle en sera plus fine :
N'est-ce pas cela ?

PREMIER.

Que d'esmoy !
Entens que son amour en moy
Croistra tousjours avec les ans.

Digitized by Google

SECOND.

Ne faisons pas tant des plaisans;
Par tout il y a decevance.
Dequoy la cognois-tu?

PREMIER.

D'enfance,
D'enfance tout premierement
La voyois ordinairement;
Car nous estions prochains voisins.
L'esté luy donnois des raisins,
Des pommes, des prunes, des poires,
Des pois verdz, des cerises noires,
Du pain benist, du pain d'espice,
Des échaudez, de la reclisse,
De bon sucre, et de la dragée.
Et quant elle fut plus aagée,
Je luy donnois de beaux bouquets,
Un tas de petits affiquets
Qui n'estoient pas de grand' valeur;
Quelque ceinture de couleur
Au temps que le Landit venoit. (14)
Encor de moi rien ne prenoit
Que devant sa mere ou son pere,
Disant que c'estoit vitupere (15)
De prendre rien sans congé d'eux;
D'huy à un bon an ou deux (16)
Luy donneray et corps et biens

Digitized by Google

Pour les mesler avec les siens,
Et à son gré en disposer.

SECOND.

Tu l'aymes donc pour l'espouser?

PREMIER.

Oüy, car je sçay seurement
Que ceux qui ayment autrement
Sont volontiers tous marmiteux;
L'un est fasché, l'autre est piteux,
L'un brusle et ard, l'autre est transi:
Qu'ay-je que faire d'estre ainsi?
Ainsi, comme j'ayme mamye,
Cinq, six, sept heures et demie
L'entretiendray, voyre dix ans,
Sans avoir peur des mesdisans,
Et sans danger de ma persoune.

SECOND.

Corps bieu, ta raison est très bonne;
Car d'une bonne intention
Ne vient doute, ne passion.
Mais, compagnon, je te demande,
Quelle est la matiere plus grande
Qu'elle t'a offerte desjà?

PREMIER.

Ma foy, je ne mentiray-jà;
Je n'ose toucher son teton,
Mais je la prens par le menton,

Digitized by Google

Et tout premierement la baise.

SECOND.

Ventre saint gris, que tu es aise,
Compagnon d'amours!

PREMIER.

Par ce corps,
Quand il faut que j'aille dehors,
Sitost qu'elle en est advertie,
Et que c'est loin, ma départie
La faict pleurer comme un oignon.

SECOND.

Je puisse mourir, compaignon,
Je croy que tu es plus heureux
Cent fois que tu n'es amoureux.
O la grand' aise en quoy tu vis!
Mais pourquoy est-ce, à tou avis,
Que la mienne m'est si estrange,
Et qu'elle prise moins que fange
Ma peine, et moi, et mon pourchas? (17)

PREMIER.

C'est signe que tu ne couchas
Encores jamais avec elle.

SECOND.

Corps bieu, tu me la bailles belle!
J'en devinerois bien autant.
Or si poursuivray-je pourtant
La chasse que j'ay entreprinse;

Digitized by Google

Car tant plus on tarde à la prinse,
Tant plus doux en est le repos.

PREMIER.

Une chanson avec propos
N'auroit point trop mauvaise grace;
Disons-la.

SECOND.

La dirons-nous grasse
De mesme le jour?

PREMIER.

Rien quelconques;
Honneur par-tout. Commençons donques.

SECOND.

Languir me fait, content desir!

PREMIER.

A telles ne prens point plaisir;
Elles sentent trop leurs clamours.

SECOND.

Disons donques, *Puis qu'en amours;*
Tu la dis assez volontiers.

PREMIER.

Il est vray, mais il fault un tiers;
Car elle est composée à troys.

UN QUIDAM.

Messieurs, s'il vous plaist, que j'y sois:
Je serviray d'enfant de chœur;
Car je la sçais toute par cœur,

Digitized by Google

Il ne s'en faut pas une notte.

SECOND.

Bien venu, par sainte Penotte!
Sois, mignon, le bien arrivé.

PREMIER.

Luy siet-il bien d'estre privé?
Chantez-vous clair?

UN QUIDAM.

Comme layton.
Baillez-moy seulement le ton,
Et vous verrez si je l'entens:
Puisqu'en amours a si beau passe-temps.

BALLADE DE FRERE LUBIN.

Pour courir en poste à la ville
Vingt fois, cent fois, ne sçai combien,
Pour faire quelque chose ville,
Frere Lubin le fera bien;
Mais d'avoir honneste entretien,
Ou mener vie salutaire,
C'est à faire à un bon chrestien,
Frere Lubin ne le peut faire.

Pour mettre (comme un homme habile)
Le bien d'autruy avec le sien,

Digitized by Google

Et vous laisser sans croix ne pile,
Frere Lubin le fera bien.
On a beau dire, je le tien,
Et le presser de satisfaire,
Jamais il ne vous rendra rien ;
Frere Lubin ne le peut faire.

Pour desbaucher par un doux stile
Quelque fille de bon maintien,
Point ne faut de vieille subtile,
Frere Lubin le fera bien.
Il presche en theologien ;
Mais pour boire de belle eau claire,
Faites la boire à vostre chien,
Frere Lubin ne le peut faire.

ENVOY.

Pour faire plus tost mal que bien,
Frere Lubin le fera bien ;
Et si c'est quelque bon afaire,
Frere Lubin ne le peut faire.

Digitized by Google

CHANT NUPTIAL DE Mᵉ RENÉE,

FILLE DE FRANCE, AVEC LE DUC DE FERRARE.

Qui est ce duc venu nouvellement
En si bel ordre, et riche à l'advantage?
On juge bien, à le voir seulement,
Qu'il est issu d'excellent parentage.
N'est-ce celuy qui en fleurissant aage
Doit espouser la princesse Renée?
Elle en sera (ce pense-je) estrenée,
Car les hautbois l'ont bien chantée anuict,
Et d'un accord et tout d'une allenée
Ont appelé la bien heureuse nuict.

O nuict, pour vray, si es tu bien cruelle,
Et tes excès nous sont tous apparens!
Tu viens ravir la royalle pucelle
Entre les bras de ses propres parens;
Et, qui plus est, tu la livres, et rends
Entre les mains d'un ardant, et jeune homme.
Que firent pis les ennemis à Rome (18)
N'a pas long temps par pillage empirée?
Or derechef cruelle je te nomme;
Pourquoy es-tu donques nuict desirée?

Digitized by Google

Je me desdi, tu n'es point nuict cruelle,
Tes doux effets nous sont tous apparens;
Tu prens d'amour et de gré la pucelle
Entre les mains de ses nobles parens:
Et, qui plus est, deux cueurs en un tu rens
En chaste lict sous nuptial afaire,
Ce qu'autre nuict jamais n'auroit sceu faire.
Bref ta puissance est grande, et point ne nuit:
Ce que tu fais on ne sçauroit deffaire;
O très puissante, et bien heureuse nuict!

Fille de roy, adieu ton pucellage;
Et toutesfois tu n'en dois faire pleurs,
Car le pommier qui porte bon fruictage
Vaut mieux que cil qui ne porte que fleurs:
Roses aussi de diverses couleurs,
S'on ne les cueult, sans profiter perissent;
Et s'on les cueult, les cueillans les cherissent,
Prisans l'odeur qui d'elles est tirée.
Si de toy veux que fruicts odorans yssent,
Füyr ne faut la nuict tant desirée.

Ta douce nuict ne sera point obscure,
Car Phebé lors, plus que Phebus, luyra;
Et si Phebé a de te veoir grand' cure,
Jusque à ton lict par les vitres ira;
Venus aussi la nuict esclercira,
Et Vesperus, qui sur le soir s'enflamme:

Digitized by Google

Hymeneus, qui fait la fille femme,
Et chaste amour, aux nopces preferée,
Te fourniront tant d'amoureuse flamme,
Qu'ils feront jour de la nuict desirée.

Vous qui souppez laissez ces tables grasses;
Le manger peu vant mieux pour bien danser:
Sus, aumoniers, dictes vistement graces;
Le mari dict qu'il se faut avancer:
Le jour luy fasche, on le peut bien penser.
Dames, dansez; et que l'on se deporte
(Si m'en croyez) d'escouter à la porte
S'il donnera l'assaut sur la minuict.
Chaut appetit en tels lieux se transporte:
Dangereuse est la bien heureuse nuict.

Dansez, ballez, solemnisez la feste
De celle en qui vostre amour gist si fort.
Las, qu'ay-je dit? qu'est-ce que j'admonneste?
Ne dansez point, soyez en desconfort.
Elle s'en va: amour par son effort
Luy faict laisser le lieu de sa naissance,
Parens, amis, et longue cognoissance,
Pour son époux suivre jour et serée.
O noble duc! pourquoy t'en vas de France
Où tu as eu la nuict tant desirée?

Duchesse (helas) que fais-tu? tu délaisses

Digitized by Google

Un peuple entier pour l'amour d'un seul prince;
Et au partir en ta place nous laisses
Triste regret, qui nos cueurs mord, et pince:
Or va donc veoir ta ducale province;
Ton peuple jà de dresser se soucie
Arc triumphal, theatre, et facecie,
Pour t'acueillir en honneur, et en bruict.
Bien tost y soit ta ceinture accourcie
Par une bonne et bien heureuse nuict.

CHANT DE MAY.

En ce beau mois délicieux
Arbres, fleurs, et agriculture,
Qui durant l'yver soucieux
Avez esté en sepulture,
Sortez, pour servir de pasture
Aux troupeaux de plus grand pasteur:
Chascun de vous en sa nature
Louez le nom du Createur.

Les servans d'amour furieux
Parlent de l'amour vaine et dure,
Où vous, vrais amans curieux,
Parlez de l'amour sans laydure:

Digitized by Google

Allez aux champs sur la verdure
Ouyr l'oyseau parfaict chanteur ;
Mais du plaisir, si peu qu'il dure,
Louez le nom du Créateur.

Quand vous verrez rire les cieux, (20)
Et la terre en sa floriture ;
Quand vous verrez devant vos yeux
Les eaux luy bailler nourriture,
Sur peine de grand' forfaicture,
Et d'estre larron et menteur,
N'en louez nulle creature,
Louez le nom du Createur.

SUR LA MALADIE DE S'AMIE.

Dieu, qui voulus le plus haut ciel laisser,
Et ta hautesse en la terre abbaisser,
Là où santé donnas à maints et maintes,
Vueilles ouyr de toutes mes complaintes
Une sans plus, vueilles donner santé
A celle là par qui suis tourmenté.

Ta saincte voix en l'evangile crie
Que tout vivant pour ses ennemys prie :

Digitized by Google

Guerys donc celle, ô medecin parfait,
Qui m'est contraire, et malade me fait.

Helas ! Seigneur, il semble, tant est belle,
Que plaisirs prins à la composer telle ;
Ne souffre pas advenir cest outrage
Que maladie efface ton ouvrage.

Son embonpoint commence à se passer,
Jà ce beau teint commence à s'effacer,
Et ces beaux yeux clers et resplendissans,
Qui m'ont navré, deviennent languissans.

Il est bien vrai que ceste grand' beauté
A desservy pour sa grand' cruauté
Punition ; mais, sire, à l'advenir
Elle pourra plus douce devenir.

Pardonne lui, et fais que maladie
N'ait point l'honneur de la faire enlaydie ;
Assez à temps viendra vieillesse pasle
Qui de ce faire a charge principale.

Et cependant, si tu la maintiens saine,
Ceux qui verront sa beauté souveraine,
Beniront-toy, et ta fille nature
D'avoir formé si belle creature.

Digitized by Google

CHANT DE MAY ET DE VERTU.

Volontiers en ce mois icy
La terre muë, et renouvelle ;
Maints amoureux en font ainsi,
Sujects à faire amour nouvelle
Par legereté de cervelle,
Ou pour estre ailleurs plus contens.
Ma façon d'aymer n'est pas telle,
Mes amours durent en tout temps.

N'y a si belle dame aussi
De qui la beauté ne chancelle ;
Par temps, maladie ou souci,
Laydeur les tire en sa nasselle ;
Mais rien ne peut enlaydir celle
Que servir sans fin je prétens :
Et pource qu'elle est tousjours belle,
Mes amours durent en tout temps.

Celle dont je dy tout cecy,
C'est vertu, la nymphe éternelle,
Qui au mont d'honneur esclercy
Tous les vrays amoureux appelle :

Digitized by Google

Venez amans, venez, dit-elle,
Venez à moy, je vous attens;
Venez (ce dit la jouvencelle),
Mes amours durent en tout temps.

RONDEAU

DU MAL CONTENT D'AMOURS.

D'estre amoureux n'ai plus intention,
C'est maintenant ma moindre affection;
Car celle-là de qui je cuidois estre
Le bien-aimé, m'a bien fait apparoistre
Qu'au faict d'amour n'y a que fiction.

Je la pensois sans imperfection,
Mais d'autre amy a prins possession;
Et pource plus ne me veux entremettre
D'estre amoureux.

Au temps present, par toute nation,
Les dames sont comme un petit sion (21)
Qui tousjours ploye à dextre et à senestre:
Bref les plus fins n'y sçavent rien cognoistre.
Parquoi concludz que c'est abusion
D'estre amoureux.

Digitized by Google

RONDEAU

DE L'AMOUR DU SIECLE ANTIQUE.

Au bon vieux temps un train d'amour regnoit,
Qui sans grand art et dons se demenoit,
Si qu'un bouquet donné d'amour profonde
C'estoit donné toute la terre ronde;
Car seulement au cueur on se prenoit.

Et si par cas à jouyr on venoit,
Sçavez-vous bien comme on s'entretenoit?
Vingt ans, trente ans: cela duroit un monde
Au bon vieux temps.

Or est perdu ce qu'amour ordonnoit;
Rien que pleurs faincts, rien que changes on n'oit.
Qui voudra donc qu'à aimer je me fonde,
Il faut premier que l'amour on refonde,
Et qu'on la mene ainsi qu'on la menoit
Au bon vieux temps.

Digitized by Google

DE LA ROSE.

La belle rose à Vénus consacrée
L'œil et le sens de grand plaisir pourvoit.
Si vous diray, dame qui tant m'agrée,
Raison pourquoy de rouges on en voit :
Un jour Venus son Adonis suyvoit
Parmy jardins pleins d'espines et branches,
Les pieds tous nudz, et les deux bras sans manches,
Dont d'un rosier l'espine luy mesfeit :
Or estoient lors toutes les roses blanches,
Mais de son sang de vermeilles en feit.

De ceste rose ay jà faict mon prouffit
Vous estrenant, car plus qu'à autre chose
Votre visage, en douceur tout confict,
Semble à la fresche et vermeillette rose.

A MADEMOISELLE BOUZAN.

En sa douceur feminine
Tant benigne
Rigueur pourroit estre enclose,
Car tousjours avec la rose
Croist l'espine.

Digitized by Google

A UNE DAME.

Ces quatre vers à te saluer tendent ;
Ces quatre vers à toy me recommandent ;
Ces quatre vers sont les estrennes tiennes ;
Ces quatre vers te demandent les miennes.

Digitized by Google

ÉLÉGIES.

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉLÉGIES.

I.

O Dieu du ciel, qu'amour est forte chose !
Sept ans y a que ma main se repose
Sans voulonté d'escrire à nulle femme,
M'eust-elle aymé sous très ardante flamme :
Et maintenant, las ! une damoyselle,
Qui n'a sus moy affection ne zele,
Me fait pour elle employer encre et plume,
Et, sans m'aymer, d'un feu nouveau m'allume.

Or me traictez ainsi qu'il vous plaira,
En endurant mon cueur vous servira ;
Et ayme mieux vous servir en tristesse,
Qu'aymer ailleurs en joye et en liesse (22)

D'où vient ce point ? certes, il faut bien dire
Qu'en vous y a quelque grace qui tire
Les cueurs à soy. Mais laquelle peut-ce estre ?
Seroit-ce point vostre port tant adextre ? (23)
Seroit-ce point les traits de vos beaux yeux,
Ou ce parler tant doux et gracieux ?
Seroit-ce point vostre bonte tant sage,
Ou la hauteur de ce tant beau corsage ?

Digitized by Google

Seroit-ce point vostre entiere beauté,
Ou ceste douce, honneste privauté ?
C'est ceste-là, ainsi comme il me semble,
Ou, si je faux, ce sont toutes ensemble.
Quoy que ce soit, de vostre amour suis pris ;
Encor je louë amour en mes esprits
De mon cueur mettre en un lieu tant heureux,
Puis qu'il falloit que devinse amoureux.

Donc puis qu'amour m'a voulu arrester
Pour vous servir, plaise vous me traiter
Comme voudriez vous-mesme estre traitée (24)
Si vous estiez par amour arrestée.

II.

Si ta promesse amoureusement faite
Estoit venue à fin vraye et parfaite,
Croy (chere sœur) qu'en ferme loyauté,
Je servirois ta jeunesse, et beauté,
Faisant pour toi de corps, d'esprit, et d'ame,
Ce que servant peut faire pour sa dame...
Je ne dy pas que de ta bouche sorte
Mot, qui ne soit de véritable sorte ;
Mais quand à l'œil voy ta belle stature,
Et la grandeur d'une telle adventure

Digitized by Google

Qui ne se peult meriter bonnement,
Je ne saurois croire qu'aucunement
Je peusse attaindre à un si haut degré,
S'il ne me vient de ta grace, et bon gré.

Puis que ton cueur me veux donc presenter,
Et qu'il te plaist du mien te contenter,
Je loue amour, Or evitons les peines,
Dont les amours communement sont pleines:
Trouvons moyen, trouvons lieu, et loysir
De mettre à fin le tien et mien desir.

Voicy les jours de l'an les plus plaisans,
Chacun de nous est en ses jeunes ans:
Faisons donc tant que la fleur de nostre aage
Ne suive point de tristesse l'outrage;
Car temps perdu et jeunesse passée
Estre ne peult par deux foys amassée.

Le tien office est de me faire grace;
Le mien sera d'adviser que je face
Tes bons plaisirs, et sur tout regarder
Le droit chemin pour ton honneur garder.

Si te supply, que ta dextre m'annonce
De cest escrit la finale response,
A celle fin que ton dernier vouloir
Du tout me face esjouyr ou douloir.

Digitized by Google

III.

Le plus grand bien qui soit en amitié,
Après le don d'amoureuse pitié,
Est s'entr'escrire, ou se dire de bouche,
Soit bien, soit dueil, tout ce qui au cœur touche:
Car si c'est dueil, on s'entrereconforte;
Et si c'est bien, sa part chacun emporte.
Pourtant je veux, mamye, et mon desir,
Que vous ayez votre part d'un plaisir
Qui en dormant l'autre nuict me survint.

Advis me fut que vers moy tout seul vint
Le dieu d'amours, aussi cler qu'une estoille,
Le corps tout nud, sans drap, linge, ne toille,
Et si avoit, afin que l'entendez,
Son arc alors, et ses yeux desbandez,
Et en sa main celuy traict bien heureux
Lequel nous feit l'un de l'autre amoureux.
En ordre tel s'approche et me va dire:
Loyal amant, ce que ton cœur desire
Est asseuré: celle qui est tant tienne
Ne t'a rien dit (pour vrai) qu'elle ne tienne;
Et, qui plus est, tu es en tel crédit,
Qu'elle a foy ferme en ce que luy as dit.

Digitized by Google

Ainsi amour parloit, et en parlant
M'asseura fort. Adonc en esbranlant
Ses aisles d'or, en l'air s'en est volé:
Et au resveil je fus tant consolé,
Qu'il me sembla que du plus haut des cieux
Dieu m'envoya ce propos gracieux.

Lors prins la plume, et par escrit fut mis
Ce songe mien, que je vous ay transmis,
Vous suppliant, pour me mettre en grand heur,
Ne faire point le dieu d'amour menteur.

IV.

Qu'ay-je mesfait, dites, ma chere amye?
Vostre amour semble estre toute endormie:
Je n'ay de vous plus lettres, ne langage,
Je n'ay de vous un seul petit message,
Plus ne vous voy aux lieux accoustumez;
Sont jà estaints vos desirs allumez,
Qui avec moy d'un mesme feu ardoient?

Où sont ces yeux, lesquels me regardoyent (25)
Souvent en ris, souvent avecques larmes?
Où sont les mots, qui tant m'ont fait d'alarmes?
Où est la bouche aussi qui m'appaisoit,
Quand tant de fois et si bien me baisoit?

Digitized by Google

Où est le cueur, qu'irrévocablement
M'avez donné ? où est semblablement
La blanche main qui bien fort m'arrestoit,
Quand de partir de vous besoin m'estoit ?
Helas ! amans, hélas ! se peut-il faire
Qu'amour si grand se puisse ainsi defaire ?
Je penserois plustost que les ruisseaux
Feroient aller encontrement leurs eaux,
Considerant que de faict ne pensée,
Ne l'ay encor, que je sçache, offensée.

Donques, amour, qui couves sous tes aisles
Journellement les cueurs des damoyselles,
Ne laisse pas trop refroidir celuy
De celle-là pour qui j'ay tant d'ennuy ;
Ou trompe moy, en me faisant entendre
Qu'elle a le cueur bien ferme ; et fust-il tendre ! (26

V.

Qui eust pensé que l'on peust concevoir
Tant de plaisir pour lettres recevoir ?
Qui eust cuydé le desir d'un cœur franc (27)
Estre caché dessous un papier blanc ?
Et comment peut un œil au cueur eslire
Tant de confort, par une lettre lire ?
Certainement, dame très honorée,
J'ay leu des saints la legende dorée ;

Digitized by Google

J'ay leu Alain le très noble orateur,
Et Lancelot le très plaisant menteur;
J'ay leu aussi le romant de la Rose,
Maistre en amours, et Valere, et Orose, (28)
Contans les faits des antiques Romains;
Bref, en mon temps, j'ai leu des livres maints,
Mais en nul d'eux n'ay trouvé le plaisir
Que j'ay bien sceu en vos lettres choisir:
J'y ay trouvé un langage benin,
Rien ne tenant du stile feminin;
J'y ay trouvé suite de bon propos,
Avec un mot qui a mis en repos
Mon cueur estant travaillé de tristesse,
Quand me souffrez vous nommer ma maistresse.
Dieu vous doint donc, ma maistresse très belle,
(Puis qu'il vous plaist qu'ainsi je vous appelle),
Dieu vous doint donc amoureux appetit
De bien traicter vostre servant petit.
O moy heureux d'avoir maistresse au monde
En qui vertu sous grand' beauté abonde
Tel est le bien qui me fut apporté
Par vostre lettre où me suis conforté;
Dont je maintiens la plume bien-heurée
Qui escrivit lettre tant desirée;
Bienheureuse est la main qui la ploya,
Et qui vers moy de grace l'envoya;
Bienheureux est qui apporter la sceut;
Et plus heureux celui qui la receut.

Digitized by Google

Tant plus avant cette lettre lisoye,
En aise grand' tant plus me deduisoye;
Car mes ennuis sur le champ me laisserent,
Et mes plaisirs d'augmenter ne cesserent
Tant que j'euz leu un mot qui ordonnoit
Que ceste lettre ardre me convenoit.

Lors mes plaisirs d'augmenter prindrent cesse.
Pensez adonc en quelle doute et presse
Mon cueur estoit. L'obéissance grande
Que je vous doy brusler me la commande;
Et le plaisir que j'ay de la garder
Me le deffend, et m'en vient retarder.

Aucunefois au feu je la boutoye (29)
Pour la brusler, puis soudain l'en ostoye;
Puis l'y remis, et puis l'en recullay;
Mais à la fin, à regret, la bruslay,
En disant, Lettre (après l'avoir baisée)
Puis qu'il luy plaist, tu seras embrasée:
Car j'ayme mieux dueil en obéissant,
Que tout plaisir en desobeissant.
Voilà comment poudre et cendre devint
L'aise plus grand qu'à moy oncques advint.

Digitized by Google

ÉPIGRAMMES.

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉPIGRAMMES.

D'UN SONGE.

La nuict passée en mon lit je songeoye
Qu'entre mes bras vous tenois nu à nu ;
Mais au resveil se rabaissa la joye
De mon desir en dormant advenu :
Adonc je suis vers Apollo venu
Luy demander qu'adviendroit de mon songe :
Lors luy, jaloux de toi, longuement songe ;
Puis me respond : Tel bien ne peux avoir.
Hélas ! m'amour, fais-luy dire mensonge ;
Si confondras d'Apollo le sçavoir.

A ANNE,

POUR ESTRE EN SA GRACE,

Si jamais fut un paradis en terre,
Là où tu es, là est-il sans mentir ;
Mais tel pourroit en toi paradis querre
Qui ne viendroit fors à peine sentir ;
Car heureux est qui souffre pour tel bien.

Digitized by Google

Doncques celui que tu aymerois bien,
Et qui receu seroit en si bel estre,
Que seroit-il? Certes, je n'en sçai rien,
Fors qu'il seroit ce que je voudrois estre.

A ANNE,

QU'IL REGRETTE.

Incontinent que je te vi venuë,
Tu me semblas le cler soleil des cieux
Qui sa lumiere a long-temps retenuë,
Puis se faict veoir luisant et gracieux.
Mais ton départ me semble une grand' nuë,
Qui se vient mettre au-devant de mes yeux:
Pas n'eusse creu que de joye advenuë
Fust advenu regret si ennuyeux.

DU LIEUTENANT-CRIMINEL,

ET DE SEMBLANÇAY. (30)

Lors que Maillart juge d'enfer menoit
A Montfaucon Semblançay l'ame rendre,

Digitized by Google

A vostre advis, lequel des deux tenoit
Meilleur maintien ? Pour le vous faire entendre,
Maillart sembloit homme qui mort va prendre ;
Et Semblançay fut si ferme vieillart,
Que l'on cuydoit pour vrai qu'il menaist pendre
A Monfancon le lieutenant Maillart.

DE L'ABBÉ ET DE SON VALET.

Monsieur l'abbé, et mousieur son valet,
Sont faits égaux tous deux comme de cire :
L'un est grand fol, l'autre petit folet ;
L'un veut railler, l'autre gaudir et rire ;
L'un boit du bon, l'autre ne boit du pire :
Mais un debat au soir entr'eux s'esmeut ;
Car maistre abbé toute la nuict ne veut
Estre sans vin, que sans secours ne meure ;
Et son valet jamais dormir ne peut
Tandis qu'au pot une goutte en demeure.

Digitized by Google

DU RIS DE MADAME D'ALBRET.

Elle a très bien ceste gorge d'albastre,
Ce doux parler, ce cler tainct, ces beaux yeux;
Mais en effect ce petit ris follastre,
C'est à mon gré ce qui lui sied le mieux;
Elle en pourroit les chemins et les lieux
Où elle passe à plaisir inciter:
Et si ennuy me venoit contrister,
Tant que par mort fust ma vie abbatuë,
Il ne faudroit, pour me ressusciter,
Que ce ris-là, duquel elle me tuë.

DE CINQ POINCTS EN AMOUR. (31)

Fleur de quinze ans, si Dieu vous sanve et gard,
J'ai en amours trouvé cinq poincts exprès.
Premierement, il y a du regard,
Puis le devis, et le baiser après;
L'attouchement le baiser suit de près;
Et tous ceux-là tendent au dernier poinct,
Qui est? Et quoy? Je ne le diray point.

Digitized by Google

A SELVA, ET A HEROET.

Demandez-vous qui me fait glorieux?
Helene a dict, et j'en ay bien memoire, (32)
Que de nous trois elle m'aymoit le mieux;
Voilà pourquoi j'ai tant d'aise et de gloire.

Vous me direz qu'il est assez notoire
Qu'elle se moque, et que je suis decen:
Je le sçai bien; mais point ne le veux croire,
Car je perdrois l'aise que j'ai receu.

DE HELENE DE TOURNON. (33)

Au moys de may que l'on saignoit la belle,
Je vins ainsi son medeciu reprendre:
Luy tire-tu sa chaleur naturelle?
Trop froide elle est, bien me l'a faict apprendre.
Tays-toy, dit-il, content je te vay rendre;
J'oste le sang qui la fait rigoureuse,
Pour prendre humeur en amour vigoureuse,
Selon ce moys qui chasse tout esmoy:
Ce qui fut fait, et devint amoureuse;
Mais, le pis est, ce ne fut pas de moy.

Digitized by Google

Or payez-vous, je vous baille dequoy
D'aussi bon cueur que si je le donnoye :
Que pleust à Dieu que ceux à qui je doy
Fussent contens de semblable monnoye.

LA ROYNE DE NAVARRE RESPOND POUR TOURNON.

Si ceux à qui devez, comme vous dictes,
Tous cognoissoient comme je vous cognois,
Quitte seriez des debtes que vous feites,
Le temps passé, tant grandes que petites ;
En leur payant un dixain toutesfois
Tel que le vostre, qui vaut mieux mille fois (34)
Que l'argent deu par vous en conscience :
Car estimer on peut l'argent au poix,
Mais on ne peut (et j'en donne ma voix)
Assez priser vostre belle science.

REPLIQUE A LA ROYNE DE NAVARRE.

Mes creanciers, qui de dixains n'ont cure,
Ont leu le vostre ; et sur ce leur ay dit,

Digitized by Google

Sire Michel, sire Bonaventure,
La sœur du roy a pour moy fait ce dit :
Lors eux, cuydans que fusse en grand credit,
M'ont appelé Monsieur à cry et cor,
Et m'a valu vostre escrit autant qu'or ;
Car promis ont non seulement d'attendre,
Mais d'en prester (foy de marchant) encor;
Et j'ay promis, foy de Clement, d'en prendre.

A UNE DAME,

TOUCHANT UN FAUX RAPPORT.

Qui peche plus, lui qui est esventeur (35)
Que j'ay de toy le bien tant souhaittable,
Ou toy qui fais qu'il est toujours menteur,
Et si le peux faire homme veritable?
Voire qui peux d'une œuvre charitable
En guerir trois, y mettant ton estude ;
Lui de mensonge inique et detestable,
Moy de langueur, et toy d'ingratitude.

Digitized by Google

A UNE AMIE.

Si le loisir tu as avec l'envie
De me revoir, ô ma jeune esperée,
Je te rendray bon compte de ma vie
Depuis qu'à toy parlay l'autre serée:
Ce soir fut court, mais c'est chose assurée
Que tu m'en peux donner un par pitié,
Lequel seroit de plus longue durée,
Et sembleroit plus court de la moitié.

DE CUPIDO, ET DE SA DAME.

Amour trouva celle qui m'est amere,
Et j'y estois, j'en sçay bien mieux le compte:
Bon jour, dit-il, bon jour, Venus ma mere;
Puis tout-à-coup il voit qu'il se mescompte,
Dont la conleur au visage lui monte,
D'avoir failli, honteux, Dieu sçait combien.
Non, non, Amour, ce dy-je, n'ayez honte;
Plus cler voyans que vous s'y trompent bien.

Digitized by Google

DU PASSEREAU DE MAUPAS.

Las ! il est mort ; pleurez-le, damoyselles,
Le passereau de la jéune Maupas.
Un autre oyseau, qui n'a plumes qu'aux aisles,
L'a devoré : le cognoissez-vous pas ?
C'est ce fascheux Amour qui sans compas,
Avecques luy se jettoit au giron
De la pucelle, et voloit environ,
Pour l'enflamber, et tenir en destresse ;
Mais par despit tua le passeron,
Quand il ne sceut rien faire à la maistresse.

POUR M. DE LA ROCHEPOT,

Qui gagea contre la royne que le roy coucheroit avec elle.

Oa ça, vous avez veu le roy,
Ay-je gaigné ? dites ma dame ;
Toute seule je vous en croi,
Sans le rapport de lui, ne d'ame :
Vrai est qu'au propos que j'entame

Digitized by Google

Le roy serviroit bien d'un tiers :
Vous estes deux tesmoins entiers,
Car l'une est dame, et l'autre maistre ;
Mais j'en croirois plus volontiers
Un enfant qui viendroit de naistre.

DE MADEMOISELLE DU BRUEIL.

Jeune beauté, bon esprit, bonne grace,
Cent fois le jour je m'esbahy comment
Tout trois avez en un corps trouvé place
Si à propos et si parfaitement.
Celle à qui Dieu faict ce bon traitement
Doit bien aymer le jour de sa naissance ;
Et moy le soir, qui fut commencement
De prendre à elle honneste cognoissance.

D'UN DOUX BAISER.

Ce franc baiser, ce baiser amiable,
Tant bien donné, tant bien receu aussi,
Qu'il estoit doux ! ô beauté admirable !
Baisez-moi donc cent fois le jour ainsi,

Digitized by Google

Me recevant dessous vostre merci
Pour tout jamais; ou vous pourrez bien dire
Qu'en me donnant un baiser adouci,
M'aurez donné perpetuel martire.

A ANNE, LUY DECLARANT SA PENSÉE.

Puis qu'il vous plaist entendre ma pensée,
Vous la sçaurez, gentil cueur gracieux;
Mais je vous pri, ne soyez offensée
Si en pensant suis trop audacieux.

Je pense en vous, et au falacieux
Enfant Amour qui par trop sottement
A fait mon cueur aymer si hautement,
Si hautement, hélas! que de ma peine
N'ose esperer un brin d'allegement,
Quelque douceur dequoy vous soyez pleine.

A MAURICE SCEVE, Lyonois.

En m'oyant chanter quelque fois
Tu te plains qu'estre je ne daigne
Musicien, et que ma voix
Merite bien que l'on m'enseigne;

Digitized by Google

Voire que la peine je preigne
D'apprendre ut, re, my, fa, sol, la :
Que diable veux-tu que j'appreigne ?
Je ne boy que trop sans cela.

D'UNE DAME DE NORMANDIE. (36)

Un jour la dame, en qui si fort je pense,
Me dict un mot de moy tant estimé,
Que je ne pus en faire recompense,
Fors de l'avoir en mon cueur imprimé
Me dict avec un ris accoustumé,
Je croy qu'il faut qu'à t'aymer je parvienne.
Je luy respons : Garde n'ay qu'il m'advienne
Un si grand bien ; et si ose affirmer
Que je devrois craindre que cela vienne,
Car j'ayme trop quand on me veut aymer.

AU ROY DE NAVARRE. (37)

Mon second roy, j'ay une haquenée
D'assez bon poil, mais vieille comme moy;
A tout le moins long-temps a qu'elle est née,
Dont elle est foible, et son maistre en esmoy;

Digitized by Google

La pauvre beste, aux signes que je voy,
Dict qu'à grand peine ira jusqu'à Narbonne :
Si vous voulez en donner une bonne,
Sçavez comment Marot l'acceptera ?
D'aussi bon cueur comme la sienne il donne
Au fin premier qui la demandera.

DU MOYS DE MAY, ET DE ANNE.

Moys amoureux, moys vestu de verdure,
Moys qui tant bien les cueurs fais esjouyr,
Comment pourras, veu l'ennuy que j'endure,
Feire le mien de liesse jouyr ?
Ne prez, ne champs, ne rossignolz ouyr
N'y ont pouvoir : quoy donc je te diray ?
Tant seullement fays Anne resjouyr,
Incontinent je me resjouyray.

A UN IEUNE ESCOLIER DOCTE, GRIEVEMENT MALADE. (38)

Charles, mon fils, prenez courage ;
Le beau temps vient après l'orage,
Après maladie santé :
Dieu a trop bien en vous planté
Pour perdre ainsi son labourage.

Digitized by Google

HUITAIN.

Plus ne suis ce que j'ay esté,
Et ne le sçaurois jamais estre;
Mon beau printemps et mon esté
Ont fait le saut par la fenestre.
Amour, tu as esté mon maistre,
Je t'ai servi sur tous les dieux.
O si je pouvois deux fois naistre,
Comment je te servirois mieux!

A UNE DAME AAGÉE ET PRUDENTE.

Ne pensez point que ne soyez aymable;
Vostre aage est tant de graces guerdonné,
Qu'à tous les coups un printemps estimable
Pour vostre yver seroit abandonné.
Je ne suis point Paris juge estonné
Qui faveur fit à beauté qui s'efface;
Par moy le prix à Pallas est donné,
De qui on veoit l'image en vostre face.

Digitized by Google

DE SA DAME, ET DE SOY-MESME.

Dès que m'amye est un jour sans me veoir,
Elle me dict que j'en ay tardé quatre :
Tardant deux jours, elle dit ne m'avoir
Veu de quatorze, et n'en veut rien rabattre ;
Mais pour l'ardeur de mon amour abattre,
De ne la veoir ay raison apparente.
Voyez, amants, nostre amour differente :
Languir la fais quand suis loin de ses yeux ;
Mourir me faict quand je la voi presente.
Jugez lequel vous semble aymer le mieux.

A ANNE.

L'heur ou malheur de vostre cognoissance
Est si douteux en mon entendement,
Que je ne sçay s'il est en la puissance
De mon esprit d'en faire jugement :
Car si c'est heur, je sçay certainement
Qu'un bien est mal, quand il n'est point durable;
Si c'est malheur, ce m'est contentement
De l'endurer pour chose si louable.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHANSONS.

I.

Jouyssance vous donneray,
Mon amy, et si meneray
A bonne fin vostre esperance :
Vivante ne vous laisseray ;
Encores, quand morte seray,
L'esprit en aura souvenance.

Si pour moy avez du soucy,
Pour vous n'en ay pas moins aussi ;
Amour le vous doit faire entendre :
Mais s'il vous greve d'estre ainsi,
Appaisez vostre cueur transi ;
Tout vient à point qui peut attendre.

II.

Quand je vey son cueur estre mien,
Je mis toute crainte dehors,
Et luy dis : Belle, ce n'est rien,
Si entre vos bras je ne dors.

Digitized by Google

La dame respondit alors:
Ne faictes plus ceste demande;
Il est assez maistre du corps,
Qui a le cueur à sa commande.

III.

TANT que vivray en aage fleurissant,
Je serviray Amour, le dieu puissant,
En faits, en dits, en chansons et accords:
Par plusieurs jours, m'ha tenu languissant;
Mais après dueil, m'ha fait resjouyssant,
Car j'ai l'amour de la belle au gent corps;
Son alliance,
C'est ma fiance:
Son cueur est mien,
Le mien est sien.
Fy de tristesse,
Vive liesse,
Puis qu'en amour j'ay tant de bien.

Quand je la veux servir et honorer,
Quand par escrits veux son nom decorer,
Quand je la voy et visite souvent,
Les envieux n'en font que murmurer,

Digitized by Google

Mais nostre amour ne sçauroit moins durer;
Autant ou plus en emporte le vent.
Maugré envie,
Toute ma vie,
Je l'aymeray,
Et chanteray;
C'est la premiere,
C'est la derniere
Que j'ay servie et serviray.

IV.

Languir me fais, sans t'avoir offensée,
Plus ne m'écris, plus de moy ne t'enquiers;
Mais nonobstant, autre dame ne quiers;
Plustost mourir que changer ma pensée.

Je ne dy pas t'amour estre effacée;
Mais je me plains de l'ennuy que j'acquiers,
Et, loin de toy, humblement te requiers
Que, loin de moy, de moy ne sois faschée.

Digitized by Google

V.

Long temps y ha que je vis en espoir,
Et que Rigueur ha dessus moy pouvoir; (39)
Mais si jamais je rencontre Allegeance,
Je lui diray: Madame, venez voir,
Rigueur me bat, faites-m'en la vengeance.

Si je ne puis Allegeance esmouvoir,
Je le feray au dieu d'amour sçavoir,
En lui disant: O mondaine plaisance,
Si d'autre bien ne me voulez pourvoir,
A tout le moins, ne m'ostez esperance!

VI.

Puis que de vous je n'ay autre visage,
Je m'en vais rendre hermite en un desert,
Pour prier Dieu, si un autre vous sert,
Qu'autant que moy, en vostre honneur soit sage.

Adieu, amours, adieu, gentil corsage,
Adieu, ce tainct, adieu, ces frians yeux;
Je n'ay pas eu de vous grand advantage;
Un moins aymant aura peut-estre mieux.

Digitized by Google

ÉPITRES.

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉPITRES

AU ROY,

POUR AVOIR ESTÉ DESROBÉ.

On dit bien vrai, la mauvaise fortune
Ne vient jamais qu'elle n'en apporte une,
Ou deux, ou trois avecques elle, sire:
Vostre cueur noble en sçauroit bien que dire;
Et moi, chetif, qui ne suis roy, ne rien,
L'ay esprouvé; et vous compteray bien,
Si vous voulez, comment vint la besongne.

J'avois un jour un valet de Gascogne,
Gourmant, yvrogne, et assuré menteur,
Pipeur, larron, jureur, blasphemateur, (40)
Sentant la hart de cent pas à la ronde,
Au demeurant le meilleur fils du monde,
Prisé, loué, fort estimé des filles
Par les bordeaux, et beau joueur de quilles.

Ce venerable hillot fut adverti (41)
De quelque argent que m'aviez departi,
Et que ma bourse avoit grosse apostume;
Si se leva plustost que de coustume,

Digitized by Google

Et me va prendre en tapinois icelle ;
Puis la vous mit très bien sous son esselle,
Argent et tout (cela se doit entendre),
Et ne croi point que ce fust pour la rendre,
Car onques puis n'en ay ouy parler.

Bref le villain ne s'en voulut aller
Pour si petit, mais encore il me happe (42)
Saye, et bonnet, chausses, pourpoinct, et cappe:
De mes habits en effect, il pilla
Tous les plus beaux ; et puis s'en habilla
Si justement, qu'à le veoir ainsi estre,
Vous l'eussiez prins, en plain jour, pour son maistre.

Finalement de ma chambre il s'en va
Droit à l'estable, où deux chevaux trouva ;
Laisse le pire, et sur le meilleur monte,
Pique et s'en va. Pour abreger le conte,
Soyez certain qu'au partir dudit lieu
N'oublia rien, fors à me dire adieu.

Ainsi s'en va, chatouilleux de la gorge, (43)
Ledict valet, monté comme un saint George ;
Et vous laissa monsieur dormir son saoul,
Qui au resveil n'eust sceu finer d'un soul : (44)
Ce monsieur là, sire, c'estoit moi-mesme,
Qui sans mentir fus au matin bien blesme,
Quand je me vy sans honneste vesture,

Digitized by Google

Et fort fasché de perdre ma monture :
Mais de l'argent que vous m'aviez donné
Je ne fus point de le perdre estonné,
Car vostre argent, très debonnaire prince,
Sans point de faute, est subject à la pince, (45)

Bien tost après ceste fortune-là,
Une autre pire encores se mesla
De m'assaillir, et chascun jour m'assaut,
Me menaçant de me donner le saut,
Et de ce saut m'envoyer à l'envers
Rithmer sous terre, et y faire des vers.

C'est une lourde et longue maladie
De trois bons moys, qui m'a tout estourdie
La pauvre teste, et ne veut terminer,
Ains me contraint d'apprendre à cheminer,
Tant affoibli m'a d'estrange maniere,
Et si m'a fait la cuysse heronniere, (46)
L'estomac sec, le ventre plat et vague,
Quand tout est dit, aussi mauvaise bague (47)
(Ou peu s'en faut) que femme de Paris,
Sauve l'honneur d'elles, et leurs maris.

Que diray plus? au miserable corps
Dont je vous parle il n'est demouré fors
Le pauvre esprit, qui lamente et souspire,
Et en pleurant tasche à vous faire rire.

Digitized by Google

A VIGNALS THOULOUSAN.

Quand Dieu m'auroit aussi bien présenté
Le bon loisir, et l'entiere santé
Que le vouloir, ta response alongée
Seroit du tiers, et beaucoup mieux songée :
Ce neantmoins, Vignals, je pense bien
Que tu cognois que le souverain bien
De l'amitié ne gist en longues lettres,
En mots exquis, en grand nombre de metres,
En riche rithme, ou belle invention ;
Ains en bon cueur, et vraye intention,
Donc je m'attends qu'excusé je seray
De ton bon sens. Or à tant cesseray;
Ma muse foible à peine peut chanter:
Mais pour le moins, tu te peux bien vanter
Que de Marot tu as à ta commande
Petite epistre, et amitié bien grande.

Digitized by Google

A MADAME DE LORRAINE,

POUR PIERRE VUYART,

Secretaire de Monseigneur de Guise.

Je ne l'ay plus, liberalle princesse,
Je ne l'ay plus; par mort il a prins cesse,
Le bon cheval que j'eus de votre grace.
N'en sauroit-on recouvrer de la race?
Certainement, tandis que je l'avoye,
Je ne trouvays rien nuisant en la voye;
En le menant par bois et par taillis,
Mes yeux n'estoient de branches assaillis;
En luy faisant gravir roc ou montagne,
Autant m'estoit que trotter en campagne;
Autant m'estoit torrents et grandes eaux
Passer sur luy, comme petits ruisseaux,
Car il sembloit que les pierres s'ostassent
De tous les lieux où ses pieds se boutassent.

Que diray plus? onc voyage ne fit
Avecques moy dont il ne vint profit:
Mais maintenant toutes choses me grevent,
Branches au boys les yeux quasi me crevent;
Car le cheval que je pourmeine et meine
Est malheureux, et brunche en pleine plaine;

Digitized by Google

Petits ruisseaux grans rivieres luy semblent;
Pierres, cailloux en son chemin s'assemblent,
Et ne me donne en voyages bon heur.

O dame illustre, ô parangon d'honneur,
Dont proceda le grand bonheur secret
Du cheval mort, où j'ay tant de regret?
Il ne vient point de cheval ne de selle:
J'ay ceste foy qu'il proceda de celle
Par qui je l'euz; or en suis desmonté,
La mort l'a prins, la mort l'a surmonté:
Mais c'est tout un, vostre bonté naïfve
Morte n'est pas, ainçois est si très vive
Qu'elle pourroit, non le resusciter,
Mais d'un pareil bien me faire heriter.

S'il advient donc que par la bonté vostre,
Monseigneur face un de ses chevaux nostre,
Très humblement le supply qu'il lui plaise
Ne me monter doucement et à l'aise:
Je ne veux point de ces doucets chevaux,
Tant que pourray endurer les travaux;
Je ne veux point de mule ne mulet,
Tant que je sois vieillard blanc comme laict:
Je ne veux point de blanche haquenée,
Tant que je sois damoyselle attournée.

Que veux-je donc? un courtaut furieux,
Un courtaut brave, un courtaut glorieux,

Digitized by Google

Qui ait en l'air ruade furieuse,
Glorieux trot, la bride glorieuse.
Si je l'ay tel, fort furieusement
Le piqueray, et glorieusement.

Conclusion, si vous me voulez croire,
D'homme et cheval ce ne sera que gloire.

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉPITAPHES.

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉPITAPHES.

De feue Madame de MAINTENON.

Cy gist l'espouse au mari venerable,
Jean Cotereau, seigneur de Maintenon ;
Femme jadis prudente et honorable,
De nom Marie, et Thurin de surnom ;
Qui de beauté à bon droict eut renom,
Et de vertu, à la beauté bien duite :
L'une par temps la laissa, l'autre non ;
Car après mort jusqu'au ciel l'a conduite.

DE JEAN L'HUILLIER, Conseiller.

Incontinent que Loyse le maistre
Congneu qu'aux vers le corps on faisoit paistre
De son espoux, le prudent Jean l'Huillier,
Hélas ! dit-elle, amy très singulier,
Vostre prudence au senat honorée
Eust mieux porté que moy, lasse, éplorée,
Le deuil de mort. Inutile je vi,
Et vous eussiez encores bien servi ;
Car vous estiez vertueux et sçavant.
Las ! pourquoy donc ne suis-je morte avant ?

Digitized by Google

En ce regret demeura des moys douze
La bonne, belle, et vertueuse espouse,
Puis trespassa, et en mourant va dire :
C'est trop d'un an sans voir ce qu'on desire ;
Mon esprit va le sien là haut chercher ;
Vueille mon corps auprès du sien coucher !
Ce qui fut faict ; et n'a sceu mort tant poindre
Qu'elle ait desjoint ce qu'amour voulut joindre.

DE CATHERINE BUDÉ,

DAMOYSELLE PARISIENNE.

Mort a ravy Catherine Budé.
Cy gist le corps : helas ! qui l'eust cuydé ?
Elle estoit jeune, en bon poinct, belle, et blanche.
Tout cela chet comme fleurs de la branche.
N'y pensons plus. Voire mais du renom
Qu'elle merite, en diray-je rien ? non ;
Car du mary les larmes, pour le moins,
De sa bonté sont suffisans tesmoins.

DE MAISTRE PIERRE DE VILLIERS.

Cy gist feu Pierre de Villiers,
Jadis fin entre deux milliers,

Digitized by Google

Et secretaire de renom
De François premier de ce nom.
Si sagement vivre souloit,
Que jamais estre ne vouloit
(Combien qu'il fust vieil charié)
Prestre, ne mort, ne marié;
De peur qu'il ne chantast l'office,
De peur qu'il n'entrast en service,
Et de peur d'estre enseveli.
Et de faict je tiens tant de ly,
Ou au moins par tout le bruict a,
Que de trois les deux évita;
Car jamais on ne le veit estre
Au monde, marié, ne prestre;
Mais de mort, ma foy je croy bien
Qu'il l'est, depuis ne sçai combien.
Les deux il sceut bien eschapper,
Mais le tiers le sceut bien happer,
Mil cinq cens un et vingt et quatre;
Non pas happer, mais si bien batre,
Qu'il dort encore icy dessous.
De ses pechez soit-il absous!

DE ALEXANDRE, PRESIDENT DE BARROIS.

Sous ceste tumbe est gisant Alexandre,
Non pas celuy qui son nom fit espandre

Digitized by Google

Par l'univers; non pas celuy de Troye,
Qui par l'amour mit son pays en proye;
Alexandre est cestuy-cy de Barrois,
Qui à bon droict faict le nombre des trois.

A l'un Juno fit present de ses biens;
Venus à l'autre a eslargi les siens;
A cestui-cy, Pallas, noble déesse,
De ses tresors a faict grande largesse.

Le Grec conquit le monde à force et peine;
Par estre beau, le Troyen eut Heleine;
Cil de Barrois par prudence et sçavoir
Los immortel a merité d'avoir.

DE MADAME DE CHASTEAUBRIANT.

Sous ce tumbeau gist Françoise de Foix,
De qui tout bien tout chacun souloit dire,
Et le disant, onc une seule voix
Ne s'avança d'y vouloir contredire.
De grand' beauté, de grace qui attire,
De bon sçavoir, d'intelligence prompte,
De biens, d'honneurs, et mieux que ne racompte,
Dieu éternel richement l'estoffa.
O Viateur, pour t'abreger le compte,
Ci gist un rien, là où tout triumpha.

Digitized by Google

NOTES.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTES

POUR L'INTELLIGENCE DU TEXTE.

OPUSCULES.

DIALOGUE DE DEUX AEMOUREUX.

Clément Marot avait dix-neuf ans quand il composa cette piece. Lenglet Dufrénoy assure que c'est l'auteur lui-même qui y joue le rôle de second interlocuteur, et qui s'y plaint de sa premiere maîtresse.

Les titres de plusieurs chansons que les deux interlocuteurs se rappellent l'un à l'autre jettent quelque obscurité vers la fin.

Il paraît que l'idée premiere de cette piece est prise de la charmante ode d'Horace :

Donec gratus eram, etc.

(1) . . . . . J'en ay le cerveau
Si rompu et si alteré.

Les regles de la versification n'obligeaient point encore à entremêler les rimes masculines et les rimes féminines; elles ne défendaient pas non plus l'hiatus, ou, pour mieux dire, il n'y avait point encore de regles établies : on en verra une foule de preuves dans les poésies de Marot; mais il suffit de l'avoir fait remarquer une fois.

Digitized by Google

(2) Et seroit l'homme bien coquart.

Coquart, pour sot.

(3) Si est un tiers bien dangereux.

Si est là et dans beaucoup d'autres endroits, pour cependant.

(4) Voylà de mes devotions!

Nul auteur, avant Marot, n'avait donné des modeles de ce ton naturel et franc, que La Fontaine a si bien imité depuis.

(5) Mancherons d'escarlatte verte.

On donnait ce nom à toutes les étoffes fines, qu'elle qu'en fût la couleur.

(6) En effet saint François de Paule.

La mémoire de saint François de Paule, encore toute fraîche, était un admirable exemple à citer; il ne faisait que de mourir (en 1512) en grande réputation de sainteté. (Édition de La Haye de 1731).

(7) C'est signe qu'elle est bonne bague.

Bague, femme qui aime à mener joyeuse vie.

(8) Dont n'en veux prendre qu'à tesmoins, etc.

On trouvera dans ce recueil peu d'exemples de ces images grossieres que le goût et la délicatesse nous font reprouver; Marot s'est montré à cet égard beaucoup plus sévere que tous les écrivains de son temps.

Digitized by Google

(9) Ell' n'en prendroit jamais, te di-je.

Ell' au lieu d'elle. On rencontrera un grand nombre de ces élisions faites pour la mesure du vers. Ces licences furent plus ou moins autorisées, jusqu'au moment où la langue se trouva enfin fixée par les bons écrivains du siecle de Louis XIV.

(10) Quand les petites vilotieres.

Vilotieres; ce terme est pris du *roman de la Rose;* il signifiait à-peu-près la même chose que *bague*, dont on a indiqué le sens.

(11) Devant leurs yeux rians et vers.

Des yeux *vers* étaient sans doute une beauté. La Fontaine a dit, en parlant de Pallas, dans la fable des Filles de Minée :

« Tout le reste entourait la déesse aux yeux pers. »

Ce qui voulait dire *aux yeux mêlés de vert et de bleu.*

(12) Ils endorment les chambrieres, etc.

On sait comment La Fontaine a profité de ce passage, et l'a embelli à sa maniere, dans ses contes du *Faucon*, et du *Pâté d'anguille.*

(13) Ouy, bien quant aux femmes fines.

On pouvait, du temps de Marot, faire *ouy* de deux syllabes.

(14) Au temps que le Landit venoit.

Landit, nom d'une foire qui se tenait à S^{t}

Digitized by Google

Denis, près Paris, et qui était un jour de congé célebre dans l'université.

(15) Disant que c'estoit vitupere.

Disant que c'était chose repréhensible.

(16) D'huy à un bon an ou deux.

D'huy est ici de deux syllabes, comme nous l'avons déja fait observer pour le mot *ouy*.

(17) Ma peine, et moi, et mon pourchas.

Pourchas, substantif du verbe *pourchasser*, poursuivre; *mon pourchas* veut dire ici ma recherche, mes soins.

CHANT NUPTIAL DE MADAME RENÉE,

FILLE DE FRANCE, AVEC LE DUC DE FERRARE.

Ce chant est une imitation du *Carmen nuptiale* de Catulle :

Vesper adest, juvenes, consurgite, etc.

(18) Que firent pis les ennemis à Rome?

Ce passage de mauvais goût, fait allusion au sac de Rome, où les soldats de Charles-Quint venaient de se livrer à tous les excès (en 1527).

(19) Pour son époux suivre jour et serée.

Jour et serée, pour jour et nuit.

Digitized by Google

CHANT DE MAY.

(20) Quand vous verrez rire les cieux.

Il faut remarquer ici la hardiesse et la nouveauté de cette expression qui depuis a été si souvent imitée.

SUR LA MALADIE DE S'AMIE.

Cette piece fut faite à l'occasion de la maladie de la reine de Navarre; elle a faussement été attribuée à Saint-Gelais.

RONDEAU

DU MAL CONTENT D'AMOUR.

(21) Les dames sont comme un petit sion
Qui tousjours ployé à dextre et à senestre.

Les dames sont comme un petit arbrisseau qui toujours plie à droite et à gauche.

Digitized by Google

ÉLÉGIES.

(22) Et ayme mieux vous servir en tristesse,
Qu'aymer ailleurs en joye et en liesse.

Le chevalier de Bertin a imité ainsi ces deux vers, dans une de ses élégies :

« J'aime mieux souffrir avec vous
« Que d'être heureux avec une autre. »

(23) Seroit-ce point votre port si adextre?

Si adextre, Si gracieux.

(24) Comme voudriez vous-mesme estre traitée.

On ne faisait alors le mot *voudriez* que de deux syllabes.

(25) Où sont ces yeux, etc.

On ne saurait trop remarquer ces tournures naturelles, ces mouvements pleins de grace et de naïveté, dont aucun écrivain n'avait encore donné l'exemple.

(26) Qu'elle a le cueur bien ferme, et fust-il tendre!

Fust-il tendre pour tout le monde; fût-il changeant en amours.

(27) Qui eust cuydé le desir d'un cueur franc, etc.

Qui eust cuydé, qui eût cru.

Digitized by Google

(28) J'ay leu aussi le romant de la Rose,
. . . . . et Valere, et Orose.

Valere-Maxime qui a fait un recueil des plus beaux traits de l'histoire grecque et romaine; *Orose*, qui vivait du temps de saint Augustin; il a composé une histoire universelle.

(29) Aucunefois au feu je la boutoye
Pour la brusler, puis soudain l'en ostoye,
Puis l'y remis, et puis l'en reculay;
Mais à la fin, à regret, la bruslay.

M. de Laharpe remarque, dans son Cours de littérature, que La Fontaine a imité cette image dans cet endroit d'une de ses meilleures fables, où il dit, en parlant des souris :

« Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,
« Puis rentrent dans leurs nids à rats,
« Puis ressortant font quatre pas,
« Puis enfin se mettent en quête. »

Digitized by Google

ÉPIGRAMMES.

(30) DU LIEUTENANT-CRIMINEL, ET DE SEMBLANÇAY.

Marot avait eu affaire, en 1525, à ce même lieutenant-criminel Maillard, qu'il appelle ici *juge d'enfer*. Semblançay, sur-intendant des finances, fut condamné à être pendu, en 1527, à la sollicitation de la duchesse d'Angoulême, mere de François Ier.

(31) DE CINQ POINCTS EN AMOUR.

On s'est permis de retrancher à la fin de cette épigramme trois vers licencieux qui lui ôtaient toute sa grace.

A SELVA ET A HEROET.

(32) Helene a dict, et j'en ay bien memoire, etc.

Hélene de Tournon, la même dont il est question dans l'épigramme suivante.

(33) DE HELENE DE TOURNON.

Boileau a pris l'idée de cette épigramme, et voici comme il en a fait usage :

« Tout me fait peine,
« Et depuis un jour

Digitized by Google

« Je crois, Climene,
« Que j'ai de l'amour;
« Cette nouvelle
« Vous met en courroux;
« Tout beau, cruelle,
« Ce n'est pas pour vous. »

On voit que c'est la même idée, mais employée de la maniere qui convenait au genre de talent de Boileau.

LA ROYNE DE NAVARRE
RESPOND POUR TOURNON.

(34) En leur payant un dixain toutesfois
Tel que le vostre, qui vaut mieux mille fois.

Ce dernier vers a une syllabe de trop, ce qui était une faute même du temps de Marot; mais cette piece est de la reine de Navarre.

A UNE DAME,
TOUCHANT UN FAUX RAPPORT.

(35) Qui peche plus, lui qui est esventeur
Que j'ay de toi, etc.

Esventeur ne se dit plus; c'est le substantif du verbe esventer. On dit encore au figuré, *éventer un secret*, pour découvrir un secret, le rendre public.

(36) D'UNE DAME DE NORMANDIE.

Cette *dame de Normandie* était la duchesse

Digitized by Google

d'Alençon, que Marot appelle ainsi, parceque le duché d'Alençon étoit en Normandie.

AU ROY DE NAVARRE.

(37) Mon second roy, etc.

Marot étoit valet-de-chambre de la reine de Navarre, et ainsi commensal de la maison du roi de Navarre. (Édition de La Haye.)

A UN JEUNE ESCOLIER DOCTE, GRIEFVEMENT MALADE.

(38) Charles, mon fils, prenez courage, etc.

Charles Fontaine, un des disciples de Marot.

Digitized by Google

CHANSONS.

(39) Long temps y ha que je vis en espoir,
Et que Rigueur ha dessus moy pouvoir.

Rigueur et *Allegeance* sont dans cette chanson, comme dans plusieurs autres pieces du même poëte, des êtres moraux qu'il personnifie.

Digitized by Google

ÉPITRES.

AU ROY,

POUR AVOIR ESTÉ DESROBÉ.

(40) Pipeur, larron, etc.

Pipeur, frippon au jeu. On dit encore des dez pipés, en parlant de dez préparés pour tromper au jeu.

(41) Ce venerable hillot fut adverti.

Hillot, du terme d'ilotte, que les Lacédémoniens donnaient à leurs esclaves.

(42) . . . . . il me happe
Saye, et bonnet, etc.

La *saye* étoit le même vêtement que de nos jours on appelle *surtout*.

(43) Ainsi s'en va, chatouilleux de la gorge.

Chatouilleux de la gorge, craignant la corde, craignant d'être pendu.

(44) Qui au resveil n'eust sceu finer d'un soul.

Finer pour financer.

(45) Car vostre argent, très debonnaire prince,
Sans point de faute est suject à la pince.

Suject à la pince, sujet à être volé.

Digitized by Google

(46) Et si m'a fait la cuysse heronniere.

La cuisse maigre et longue, comme celle d'un *héron*.

(47) Quand tout est dit, etc.

Maniere de parler de ce temps qui signifiait, *pour le dire en un mot*, *pour finir*.

(48) Messieurs Braillon, le Coq, Akaquia.

Médecins contre lesquels Marot a fait des épigrammes.

(49) Quand vostre los et renom cessera.

Votre *los*, votre louange, votre gloire, du mot latin *laus*.

(50) A UN SIEN AMY, SUR CE PROPOS.

Cet ami était Jacques Colin, abbé de Saint-Ambroise de Bourges, le Mécénas de Marot auprès de François Ier. (Edition de La Haye.)

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE CHRONOLOGIQUE

DES PIECES DE MAROT

RECUEILLIES DANS CE VOLUME.

AN 1514.

Dialogue de Deux Amoureux.

1518.

Epigramme, du moys de May et de Anne.

1521.

A une Dame, touchant un faux Rapport.

1523.

Elégie: O Dieu du ciel, qu'amour est forte chose!

1524.

Elégie : Si ta promesse amoureusement faite, etc.
— Le plus grand bien qui soit en amitié, etc.
Epigramme, de Diane.
Chanson : Quand je vey son cueur estre mien, etc.
— Tant que vivray en aage fleurissant, etc.
— Puisque de vous je n'ay autre visage, etc.

1525.

Rondeau, du Mal content d'Amours.
Rondeau, de l'Amour du siecle antique.
Chanson : Jouissance vous donneray, etc.
— Languir me fais, sans t'avoir offensée, etc.

Digitized by Google

— Long temps y ha que je vis en espoir, etc.
Epitaphe de maistre Pierre de Villiers.

1526.

Chant de May.
— de May et de Vertu.

1527.

Elégie : Qu'ay-je mesfait, dites, ma chere amye? etc.
— Qui eust pensé que l'on peust concevoir, etc.
Epigramme, d'un Songe.
— à Anne, pour estre en sa grace.
— du Lieutenant-Criminel, et de Semblançay.
— de cinq Poinctz en Amour.
— de l'Amour chaste.
— de Cupido, et de sa Dame.
— d'un doux Baiser.
— à Anne, luy declarant sa pensée.
— d'une Dame de Normandie.
— De sa Dame, et de soy-mesme.

1528.

Chant nuptial de madame Renée, fille de France, avec le duc de Ferrare.
Sur la maladie de s'Amie.
A Anne : L'heur ou malheur de vostre cognoissance.

1529.

A Anne, qu'il regrette.
Epigramme, à une Amie.

1530.

Epître à madame de Lorraine, pour Pierre Vuyart, secretaire de monseigneur de Guise.

Digitized by Google

1531.

Epître au Roy, pour avoir esté desrobé.
— à un sien Amy, sur ce propos.
— à Vignals Thoulousan.

1536.

De l'Abbé et de son Valet, épigramme.

1537.

Epitaphe de madame de Chasteaubriant.

PIECES DONT L'ANNÉE EST INCERTAINE.

Ballade du frere Lubin.
De la Rose.
A mademoyselle Bouzan.
A une Dame.
Epigramme du Ris de madame d'Albret.
A Selva et Heroet.
De Helene de Tournon.
De Oüy et Nenny.
Epigramme, qu'il perdit contre Helene de Tournon.
La royne de Navarre respónd pour Helene de Tournon.
Replique à la royne de Navarre.
Du Passereau de Maupas.
Epigramme pour M. de la Rochepot.
De mademoyselle du Breuil.
A Maurice Sceve, Lyonnois.
Au roy de Navarre.
A un jeune Escolier docte, griefvement malade.
Huitain.
Epigramme à une Dame aagée et prudente.

Digitized by Google

Epitaphe de feue madame de Maintenon.
— de Jean l'Huillier, conseiller.
— de Catherine Budé.
— de Alexandre, président de Barrois.

Digitized by Google

TABLE DES PIECES

RECUEILLIES DANS CE VOLUME.

Notice sur Clément Marot. Page 5
Discours préliminaire. 11

OPUSCULES.

Dialogue de deux Amoureux. 35
Ballade du frere Lubin, 52
Chant nuptial de madame Renée, fille de France, avec le duc de Ferrare. 54
Chant de May. 57
Sur la maladie de s'Amye. 58
Chant de May et de Vertu. 60
Rondeau du Mal content d'Amours. 61
Rondeau de l'Amour du siecle antique. 62
De la Rose. 63
A mademoiselle Bouzan. ibid.
A une Dame. 64

ÉLÉGIES.

I. O Dieu du ciel, qu'amour est forte chose! 67
II. Si ta promesse amoureusement faite. 68
III. Le plus grand bien qui soit en amitié. 70
IV. Qu'ay-je mesfait, dites, ma chere amye? 71
V. Qui eust pensé que l'on peust concevoir? 72

ÉPIGRAMMES.

D'un Songe. 77
A Anne, pour estre en sa grace. ibid.

Digitized by Google

A Anne, qu'il regrette. Page 78
Du Lieutenant-Criminel, et de Semblançay. ibid.
De l'Abbé et de son Valet. 79
Du ris de madame d'Albret. 80
De cinq Poincts en Amour. ibid.
A Selva et à Heroet. 81
De Helene de Tournon. ibid.
De Diane. 82
De Ouy, et Nenny. ibid.
De l'Amour chaste. 83
Epigramme, qu'il perdit contre Helene de Tournon. ibid.
La royne de Navarre respond pour Tournon. 84
Replique à la royne de Navarre. ibid.
A une Dame, touchant un faux rapport. 85
A une Amye. 86
De Cupido, et de sa Dame. ibid.
Du Passereau de Maupas. 87
Pour M. de La Rochepot, qui gagea contre la royne que le roy coucheroit avec elle. ibid.
De madamoyselle du Brueil. 88
D'un doux Baiser. ibid.
A Anne, luy declarant sa pensée. 89
A Maurice Sceve, Lyonnois. ibid.
D'une Dame de Normandie. 90
Au roy de Navarre. ibid.
Du moys de May, et de Anne. 91
A un jeune Escolier docte, griefvement malade. ibid.
Huitain. 94
A une Dame aagée et prudente. ibid.
De sa Dame, et de soy-mesme. 95
A Anne. ibid.
A Jane. 96

Digitized by Google

CHANSONS.

I. Jouissance vous donneray. Page 97
II. Quand je vey son cueur estre mien. ibid.
III. Tant que vivray en aage fleurissant. 98
IV. Languir me fais, sans t'avoir offensée. 99
V. Long temps y ha que je vis en espoir. 100
VI. Puis que de vous je n'ay autre visage. ibid.

ÉPITRES.

Au Roy, pour avoir esté desrobé. 103
A un sien Amy, sur ce propos. 107
A Vignals Thoulousan. 108
A madame de Lorraine, pour Pierre Vuyart, secretaire de monseigneur de Guise. 109

ÉPITAPHES

De feue madame de Maintenon. 115
De Jean l'Huillier, conseiller. ibid.
De Catherine Budé, damoyselle Parisienne. 116
De maistre Pierre de Villiers. ibid.
De Alexandre, président de Barrois. 117
De madame de Chasteaubriant. 118

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google